

PRESERVATIFS & REMEDES  
UNIVERSELS

HENRI DE MONTBAZON  
Capucin du Louvre

## CHAPITRE PREMIER.

*Qu'il y a des Remèdes universels & et ce qu'il faut entendre par Remède universel.*

Si l'on n'avait jamais ni vu ni entendu parler de ressort, de teinture, de verre, de cristal, de sel, de salpêtre, d'eau forte, de poudre à canon, & de tant d'autres merveilles que l'Art tire de la Nature, ou qu'il lui aide à produire, pourrait-on croire qu'il fût seulement possible de les inventer ? Il ne faut donc pas si facilement disconvenir des choses extraordinaires qui passent nos idées, quand les Sages nous assurent de leur réalité. Ne serait-ce pas être aussi imprudent de les rejeter, parce qu'elles ne font pas encore venues à notre connaissance, que téméraire de les condamner, parce que nous désespérons d'y atteindre ; au contraire, l'excellence du sujet & le témoignage des Savants ne doivent-ils pas relever notre courage, & nous animer à la recherche de ce qui n'a pu échapper à leur sagacité.

Mais pour établir la vérité des Remèdes universels, il serait inutile de recourir à l'autorité des grands Philosophes & des Médecins extraordinaires qui n'en ont écrit qu'énigmatiquement les esprits préoccupés n'en seraient que plus fortement confirmés dans leurs préventions. Attachons-nous plutôt aux Docteurs ordinaires de la Médecine, & voyons comme ils en parlent.

Nous ne doutons pas, disent *Ludovicus* & ses Commentateurs, qu'il n'y ait des remèdes d'une excellence particulière, capables de fortifier puissamment, & de purifier en même temps toutes les substances du corps humain, & par ce moyen de le garantir & le tirer d'une infinité de maladies : *Dissert 1 de selectu remedorum*, pag. 56. *Credimus dari posse arcanum aliquod, insigne totius corroborativum, vel mundificativum ;*

*complurium morborum solamen, &c* Et nous ne disconvenons pas des vertus, sagement attribuées à quelques grands secrets, tels que font les Panacées, les Mercurés des Philosophes, les quintessences de Vénus, l'or potable, & semblables ; en les préparant scientifiquement, & les administrant avec circonspection chacun selon sa propriété.

Mais nous ne prétendons pas approuver indifféremment. tous ces prétendus secrets, que les Charlatans exaltent infiniment au dessus de leurs qualités pour en tirer un gain sordide, & que les personnes qui n'ont pas assez de connaissance de la Médecine, s'imaginent crûdement, & quelquefois funestement, avoir des vertus & des propriétés universelles ; quoique souvent leur excellence prétendue ne consiste que dans la difficulté de la recherche & de la dépense, ou tout au plus, (quand l'hyperbole & le leurre sont levés) dans une vertu simple & faible, comme celle de la tisane d'orge qui convient à toutes les fièvres ; ou dans une qualité commune aux diaphorétiques, aux apéritifs, ou aux astringents usuels & ordinaires.

Ce sont les termes de *Ludovicus* ; & voici ceux de ses Commentateurs *Wolfgangus, Weletius, & Etmullerus* :

Dissertation première du choix des Remèdes.

L'ignorance du peuple & la mauvaise application qu'on a faite des grands remèdes, a rendu le nom même de Panacée ou Remède universel, odieux & ridicule. Cette ignorance vient de ce que le peuple ne connaissant pas assez la force & la nature des remèdes, il en admire les effets particuliers, & leur attribue aussitôt des qualités universelles, puis au seul nom de Panacée on s'en sert indifféremment, sans distinction de temps & de circonstances, & par une mauvaise application on en reçoit plus de mal que l'on n'en espérait de soulagement.

C'est pourquoi il est à propos d'éclaircir ce que c'est, & ce que l'on doit entendre par Remède universel afin que l'on ne s'imagine pas qu'un tel remède puisse indifféremment guérir tous les défauts du corps humain. Quelle erreur de prétendre par ce moyen guérir les blessures, les fractures, les luxations, & semblables accidents qui demandent nécessairement l'opération de la main & le secours de la Chirurgie.

Par conséquent la vertu des Remèdes universels ne peut être raisonnablement étendue qu'aux maladies dont Hippocrate a voulu parler par cet Aphorisme *Nature morborum mediatrix* ; c'est la nature même qui guérit les maladies. Aussi l'effet de quelque Panacée que ce soit ne consiste-t-il qu'à augmenter les forces de la nature, ou à corriger les causes occasionnelles des maladies ; d'où il s'ensuit qu'un remède universel n'est propre qu'à celles qui viennent des causes internes ; encore ne faut-il pas prétendre exclure l'usage de tout autre remède ; au contraire, les remèdes généraux doivent toujours précéder comme des préparatifs nécessaires, & le régime de vivre doit toujours être prescrit & observé selon les règles de la diète. Bien davantage, il faut dans l'administration même des remèdes universels avoir égard à la différence du sexe, & de l'âge, & les rendre propres & spécifiques autant qu'il est possible par le mélange & l'union des remèdes particuliers. Ce n'est, dit Etmuller. *Cap.3 de auxillis*, qu'à faute d'observer exactement toutes ces précautions, que les spécifiques très éprouvés & d'ailleurs infaillibles deviennent inefficaces.

Enfin, en se formant l'idée d'un remède universel, il ne faut pas s'imaginer qu'il puisse nécessairement & infailliblement guérir toutes sortes de maux & rendre l'homme immortel : c'est une pensée contraire au bon sens ; mais l'on peut raisonnablement assurer,

qu'avec les préparations requises & les circonstances nécessaires, telles que les forces de la nature n'en soient point opprimées, ni la vertu du remède introvertie, le remède universel aura infailliblement son effet & guérira quelque maladie que ce soit. De même que le jalap qui est purgatif, ne purge pourtant point, si l'infusion n'est faite dans un menstrue convenable & approprié ; c'est l'esprit de vin, & non pas l'eau, ou simplement le vin à cause du flegme abondant qu'il contient : parce que la Vertu purgative du jalap réside en sa résine pour la dissolution de laquelle il faut un dissolvant spiritueux & non aqueux. Etmuller *torn. i. Schroderi dilucidati Phitologia, feu regn. vegetab. class. 3. pag. 226.* Le jalap est pourtant purgatif en quelque menstrue qu'on le mêle, mais on n'en saurait tirer la résine qu'avec l'esprit de vin rectifié. C'est alors un purgatif violent, qui ne se donne qu'en petite quantité & mêlé avec d'autres purgatifs.

De sorte que pour bien connaître la vertu essentielle des remèdes universels, il faut remarquer que toute maladie a deux causes, la formelle & la matérielle, ou occasionnelle ; & que l'une ou l'autre cédant, l'effet cesse. Or la cause formelle, efficiente & prochaine de toutes les maladies sont les esprits, c'est à-dire, le principe vital qui est la première origine de la santé & de la maladie ; lequel étant détruit par la mort, maladie, santé, tout cesse L'on ne peut pas dire qu'un cadavre soit participant ni de l'un ni de l'autre. Mais ce même principe vital étant bien constitué & en parfaite économie, il fait merveille. Au contraire, s'il est blessé ou irrité par le trouble de l'économie du corps, il excite les assauts & les désordres des malades. C'est à peu près de même, que les vices & les défauts des humains, sont les causes occasionnelles ou matérielles des maladies. De manière que si ces parties & ces substances contenues dans le corps sont parfaitement bien ordonnées & tempérées, le corps est en

santé ; si elles sont mal tempérées, l'économie du corps en est troublée.

D'où il est facile d'observer, qu'ayant égard à ces deux genres de causes, les Remèdes universels ont coutume d'opérer en deux manières ; l'une en pacifiant les esprits irrités, les fortifiant & les rendant ainsi capables de corriger les causes matérielles des maladies, & de rétablir la paix & la tranquillité de l'économie naturelle. Un bon usage de l'Opium, par exemple, aidé de quelques autres Anodins, fait souvent cet effet, en calmant tous les symptômes les plus pressants, en fortifiant la nature, & par ce moyen la mettant en état de chasser ce qui lui est nuisible. Et c'est ainsi qu'agissent le soufre doux du vitriol de Vénus, & toutes les panacées qui ont pour base le cinabre naturel ou le cinabre d'antimoine.

L'autre manière de laquelle les Remèdes universels agissent sur les causes occasionnelles, est de les tempérer en corrigeant & adoucissant l'excès des qualités salées, dont Hippocrate parle, & qu'il nomme l'acide, l'amer, l'âcre, le doux, l'acerve, &c. selon Etmuller *cap.2 de Medicina Hypocratis Chymica*. Et empêchant ainsi les précipitations, les coagulations, les effervescences. Ce qui se fait d'autant plus puissamment, que plus ces Remèdes sont dotés de Vertus diaphorétiques, les diaphorétiques étant d'ordinaire les remèdes naturels & spécifiques pour procurer ces sortes d'adoucissements. Le Sel volatil huileux de *Sylvius* qui agit de cette sorte, est presque universel. Il tempère toute acrimonie, il calme tous les mouvements désordonnés des humeurs ; & par une douce transpiration il purifie tout le corps. Les Mercures fixés sont encore de ce genre, adoucissant toute âcreté par le moyen de leur soufre extraverti & de leur nature diaphorétique. Enfin les Sels universels de l'air que l'on prépare avec la rosée & l'eau de pluie, sont encore de

cette catégorie.

Mais si l'une & l'autre de ces deux vertus, c'est à-dire, la vertu de calmer & fortifier les esprits, & celle de tempérer & purifier les humeurs concourent dans un même Remède, sans doute que ce doit être un Remède très universel, tels que font les véritables Soufres naturels métalliques fixés, lesquels tempèrent les puissances ou qualités salines, & calment en même temps la fougue & impétuosité des esprits. La pierre de feu de Basile Valentin est de ce genre ; elle approche même beaucoup de la pierre philosophale par l'excellence de sa vertu médicinale & métallique.

Outre cette façon d'opérer des Remèdes par leur attouchement corporel, & par certain mélange ou application de leur tissure matérielle aux parties du corps humain, il y en a une autre, dit Etmuller, *cap. 3. de auxiliis*, enseignée par Helmont, principalement dans son Traité intitulé *In verbis, herbis & lapidibus est magna virtus*. Et cette manière se fait sans mixtion naturelle, mais seulement par certaine influence idéale, qui fait que les Remèdes guérissent radicalement. Cet Auteur (Helmont) croit que les Remèdes n'opèrent que dans l'estomac, & seulement sur son archée, lequel à l'occasion du Remède forme diverses idées selon la direction desquelles il est conduit en la guérison des maladies ; il assure, de plus, que les maladies ne viennent que des idées vicieuses ou étrangères de l'estomac ; & que les Remèdes n'opèrent qu'en éteignant ces idées étrangères, ou en formant & présentant à l'archée d'autres idées contraires aux premières comme dans un miroir à l'aspect desquelles nouvelles idées, il est rappelé au devoir de ses fonctions naturelles, & dirigé de certaine manière en la guérison des maladies. Tout cela, dit-il, est confirmé par une infinité de guérisons promptes & comme subites, qui se font sans aucun effet sensible du remède ni évacuation

de la matière morbifique, mais seulement par certaine grande émotion ou affection de l'âme, dont l'idée conduit diversement l'archée à la guérison des maladies.

Tout ce discours n'est qu'une traduction littérale d'Ettmuler, extraite du premier tome, chap. 1. *de auxiliis*, & du Commentaire sur la Dissertation de Ludovicus *de remediorum selectu*, tom. 2.

Mais de quelque façon que les Remèdes agissent, tous ces Auteurs conviennent qu'il y a des Remèdes universels. S'ils sont rares, difficiles à découvrir & à préparer, cela doit-il rebuter, ou plutôt cela ne doit-il pas animer non seulement les curieux & les grands Philosophes, comme était notre illustre défunt ; mais les Académies, les Facultés, les Universités entières à la pénétration & à l'explication des énigmes des Auteurs jaloux qui en ont écrit & à la recherche de la perfection & publication de ces secours extraordinaires. C'était dans le genre de la Médecine le principal & sage objet des grands talents que le Père des lumières avait si libéralement dispensé à défunt mon frère, pour les plus profonds mystères de la Physique, de la Médecine & de la Théologie. En vérité là Médecine ordinaire n'est-elle pas trop faible. Quel secours en tire-t-on dans les grandes maladies. N'est-ce pas dans les extrémités pressantes que pour vérifier cet Aphorisme *extremis morbis extrema remedia exquisita sunt*, il faut avoir recours aux grands Remèdes. Et dans les maladies ordinaires, ne ferait-on souvent point plus sagement de se contenter d'un bon régime, & d'un bon gouvernement, & selon le conseil du Prince même de la Médecine, de s'abstenir plutôt de tout Remède, que de s'exposer à des Remèdes incertains & peut-être nuisibles ?  
*Optima medicina, medicina non uti.*

Heureusement le Roi, que sa sagesse rend attentif à tout ce qu'il y a d'utile & de grand, vient d'établir une illustre Académie à Paris, pour



suppléer à la négligence & à la jalousie des Suppôts des Corps ou Communautés ; & pour exciter en même temps l'ardeur & le courage des particuliers. Les Savants pourront y avoir recours, & y adresser leurs ouvrages, & espérer que sous la protection de LOUIS LE GRAND, leurs découvertes ne seront pas ensevelies dans un oubli éternel par l'ignorance, ni couvertes d'ingratitude par l'envie.

Peut-être que si la personne à laquelle il fallait s'adresser, (& à laquelle je me suis adressé de toutes les meilleures manières qu'il m'a été possible) avait été favorable à mon dessein ; le Roi qui aime les grandes choses, aurait peut-être, dis-je, été bien-aise de faire éprouver l'efficacité du Remède naturel & incomparable, dont mon frère m'a laissé l'idée, & dont j'offrais de donner le secret à Sa Majesté. C'est un Élixir parfait, une quintessence spécifique & naturelle, une semence vitale, propre à réparer les esprits dissipés, à multiplier les principes radicaux, à ranimer la vieillesse, & à prolonger naturellement les jours jusqu'au terme ordonné de Dieu. Enfin, c'est une espèce d'arbre de vie très supérieur aux Remèdes universels & admirables, dont je vais expliquer les énigmes, & manifester les secrets. Tout mon regret est que le Roi en soit privé ; ce n'est pas ma faute. Si celui-là était praticable par quelques particuliers, je le donnerais comme les autres de bon cœur au public : mais comme la préparation leur en est impossible, ainsi qu'à moi-même, la connaissance pouvant d'ailleurs en être périlleuse, l'usage en devient inutile, autrement que par la dispensation charitable de quelque Souverain. Je ne désespère pas néanmoins, si Dieu me conserve la vie, d'avoir avec le temps l'honneur de présenter à Sa Majesté quelques moyens qui pourraient, à mon avis, beaucoup contribuer à rendre son Règne encore plus éclatant, son empire encore plus florissant, & ses peuples encore plus heureux. Voici cependant

quelques idées de Remèdes universels émanés des lumières & des principes de mon frère que ma profession & l'état de mes affaires particulières ne m'ont pas permis de préparer et que les habiles qui ont assez de loisir & de zèle pour le prochain, pourront avoir la satisfaction d'expérimenter. Cette science, (dit un de ces grands Philosophes) & ces hauts procédés demandent un homme tout entier, absolument débarrassé des soins domestiques & des engagements du siècle, *animum semotum a curis & ad nihil aliud applicatum.*

## CHAPITRE I I.

### *Préservatif universel tiré des végétaux*

Le Pain est si naturellement destiné à la nourriture des hommes, que même les oiseaux, les poissons les bêtes, & généralement toutes les espèces d'animaux l'aiment & le désirent. C'est le meilleur, le plus solide, & le plus universel de tous les aliments. Le pain, (dit Sennerte *libr 4. part.1. cap.3 de Cibo Panis optimus cibus*) est un aliment si excellent, qu'il est propre à tous âges, qu'on peut le manger seul ou mêlé, qu'il est comme la matière & la base de tous les autres, chair, poisson, légumes. A peine peut-on user des autres aliments sans pain, que l'on n'en ressente quelque incommodité. L'on se dégoûte facilement des autres aliments, jamais du pain quand on est en santé, tant il est agréable & naturel à l'estomac. Les malades l'abandonnent même presque toujours le dernier, & les convalescents l'appèrent & le reprennent presque toujours le premier. Enfin, le pain est un très excellent aliment, principalement le pain de pure farine de froment. Le froment, ajoute cet Auteur, est chaud & humide, & donne plus de

nourriture, plus solide & plus saine qu'aucun des autres grains ; parce que sa trop grande humidité est tempérée dans la façon du pain, dont la préparation est exquise. La fermentation en corrige la viscosité, & la cuisson dessèche l'humidité. Par la fermentation, quand elle est bien faite, les parties grossières sont subtilisées, les viscides raréfiées & toutes rendues légères & participantes de la nature de l'air, & plus propres à la digestion. Enfin, c'est le propre du pain, dit la Sainte-Ecriture, de fortifier le cœur de l'homme : *Panis cor hominis confirmat.*

Le vin, au rapport de Schroder, est appelé par Paracelse, le sang de la terre ; par Quercetan, le Prince des Végétaux, comme plus chargé de Vitriol qu'aucun autre ; & l'Écriture Sainte assure qu'il réjouit le cœur de l'homme : *Vinum latificat cor hominis.* Il contient un principe singulier de joie & de santé. C'est un aliment d'une excellence si particulière, qu'il tient aussi du médicament. Il est narcotique, soporatif, inebriatif & purgatif quand il est pris avec excès. Mais, quand il est pris avec tempérance, il est confortatif, stomacal, cordial, céphalique, diaphorétique, diurétique, sudorifique, laxatif, agissant selon la disposition qu'il trouve. Il ranime les esprits languissants, il répare les forces dissipées ; c'est le plus prompt, le plus puissant, & le plus agréable restaurateur des natures épuisées. De quel usage n'est-il point dans la Médecine. Combien de préparations ne fait-on point avec le vin & les parties du vin, l'esprit, le vinaigre, le tartre ? C'est un dissolvant presque universel ; du moins c'est un sujet dont on peut en tirer de très excellents remèdes. Enfin, l'esprit de vin est appelé par **sr** vulgaire, & par les Médecins mêmes, eau-de-vie ; & par Zaphata, or potable végétal, comme une essence propre à conserver & rappeler la vie dans les accidents les plus désespérés, & comme un plus puissant confortatif que l'or potable même.

Le Genévrier est un arbrisseau si précieux, quoique très commun en Europe, que Van Helmont, Tackius & plusieurs autres, qui le croient incorruptible, le substituent au cèdre. Helmont prétend que l'on peut en préparer un Remède incomparable pour la conservation & prolongation de la vie jusqu'au terme naturel marqué par la sagesse Éternelle. J'en ai donné le procédé à la fin du livre de mon frère. Le Lait du Genièvre est une espèce d'aliment médicamenteux. On en fait une boisson avec de l'eau pure, qui a beaucoup de rapport au vin, & l'on tire du genièvre tant de Remèdes singuliers, pour tant de grandes maladies, que l'on peut raisonnablement conclure avec tous les *Allemands*, qui l'appellent leur aromate, au rapport d'Ettmuller, qu'il a des propriétés universelles. Il corrige & purifie le mauvais air, l'air pestilentiel ; c'est le meilleur & le plus puissant de tous les stomachiques : & c'est pour cela que Van Helmont, qui met le principe de la vie & le siège de l'âme dans l'estomac, dit que c'est une espèce d'arbre de vie. C'est un grand sudorifique & diurétique, aussi est-il admirable pour les reins ; il provoque l'urine, pousse le sable & préserve de la gravelle. Il désopile la rate & l'utérus ; il est propre contre la phtisie, & les ulcères des poumons, les coliques, la néphrétique, les vapeurs, la paralysie, hydropisie, le scorbut, les affections des nerfs enfin, disent les Médecins, il est excellent contre les maladies malignes, les poisons, la peste, les maléfices & les enchantements : voilà comme ils en parlent.

Le Pain est un aliment simple, mais le meilleur & le plus universel de tous les aliments. Le vin est un aliment médicamenteux, le plus naturel, le plus prompt de tous les Remèdes. Le fruit de Genièvre est un médicament alimentaire, le plus innocent & le plus efficace des simples médicaments. De ces trois excellents sujets bien choisis, unis par une préparation philosophique en une Essence douce, il résulte

un restaurant de confortatif si puissant qu'il peut tirer une infinité d'agonisants, pour ainsi dire, des bras de la mort même, & rétablir les natures les plus épuisées, autant qu'elles sont capables de rétablissement, & que les malades d'ailleurs désespérés ont pourtant encore de reste & de fond de vie.

#### PREPARATION

Prenez d'excellent pain, croûte & mie, non brûlé, mais bien cuit, fait de fleur de farine de bon & pur froment d'un an : tant parce que le pain n'est en sa parfaite maturité qu'après qu'il a sué dans la gerbe, & que l'hiver en a concentré toute la vertu dans le grenier ; que parce que l'immaturité & la crudité en tous aliments, est une espèce de poison si contraire aux dispositions nécessaires à la nutrition, que ce n'est que pour en prévenir les mauvais effets que l'on prépare les aliments par tant de coctions, de digestions & d'altérations précédentes, par le moyen desquelles on les mûrit & les rend propres être transformés par le ferment humain en notre substance même ; coupez tout le pain en rôties, & le faites effectivement rôtir devant un feu clair & sec, sans fumée, jusqu'à ce que toute l'humidité superflue soit exhalée, & toute la mie soit très sèche & bien rôtie dedans, sans que rien soit pourtant brûlé. Réduisez ces rôties en espèce de poudre grossière & mettez une livre de cette poudre dans une cucurbite de verre double, avec quatre onces de graines ou baies de Genièvre, très mûres, bien sèches, sans évaporation que de l'humidité superflue, & choisies entre une quantité suffisante, gardée jusqu'après l'hiver pour les raisons ci-devant expliquées, & broyées aussi en poudre grossière. Mettez sur le tout deux livres de simple Eau-de-vie, tirée de vingt livres d'excellent Vin rouge de Bourgogne, après l'hiver, ou de semblable Vin très mûr, de qualité bien tempérée,

parce que les essences tiennent toujours des premières qualités des sujets dont elles sont tirées, cela est naturel. Vous voulez un excellent confortatif, cherchez-le donc dans des sujets naturellement excellents, & naturellement abondants. Or dans la famille des Végétaux rien de plus grand & de plus propre à ce dessein, que l'union philosophique du Pain, du Vin, & du Genièvre en une douce Essence. Adaptez donc sur la cucurbite un très grand vaisseau de rencontre, sans luter trop exactement les jointures, au contraire les disposant de manière à y pouvoir faire quelque petite ouverture avec une épingle, pour laisser échapper le gaz, c'est-à-dire les esprits incoercibles, qui pourraient casser les vaisseaux. Mettez en digestion dans du fumier de Cheval pendant quarante jours ; & après avoir très bien luté la cucurbite & mis un chapiteau à bec dessus, exactement luté au lieu du vaisseau de rencontre, que vous aurez ôté, vous distillerez à feu gradué jusqu'au dernier degré de siccité parfaite (pourtant sans torréfaction ni combustion) toutes les substances qui voudront passer, dans un grand Ballon bien luté au bec du chapiteau. Puis vous séparerez par la rectification selon l'art, l'esprit, le flegme & l'huile, que vous garderez à part. Remettez le flegme sur le *caput mortuum* en nouvelle digestion pendant huit ou dix jours, puis versez toute la liqueur par inclination dans une autre cucurbite, & la distillez jusqu'à sec pour avoir le Sel. Réitérez cette opération jusqu'à ce que le *caput mortuum* ne vous donne plus de Sel, & soit devenu inutile. Jetez-le comme un simple excrément, & gardez le flegme pour servir de véhicule ; remettez l'Esprit, l'Huile & le Sel en digestion ; circulez pendant quarante jours : vous aurez une Essence exquisite, capable de fortifier tellement la Nature, qu'elle résistera à une infinité de maladies & de ranimer si promptement les esprits mourants, qu'elle rappellera presque de l'agonie.

L'usage dans les extrémités, est d'en prendre depuis quinze ou vingt jusqu'à trente, quarante, cinquante & soixante gouttes, dans une cuillerée de son propre flegme ou dans quelque véhicule spécifique & approprié à la maladie ; avec discrétion, selon l'âge, le tempérament, l'état du malade, & les autres circonstances, puis tous les jours soir & matin dans un bouillon convenable jusqu'à parfaite convalescence.

Et en préservatif, l'on en peut prendre trois ou quatre fois l'année, chaque fois pendant quinze jours ou trois semaines, plus ou moins, selon le besoin, tous les matins, dans un bouillon ordinaire. Ceux qui sont sujets, ou qui ont de la disposition à quelques infirmités particulières, peuvent prendre cette Essence un temps suffisant, & des doses convenables, dans des véhicules spécifiques ou appropriés, dont les livres ordinaires sont remplis entre lesquels ils pourront choisir, par l'avis de leur Médecin, ceux qui leur seront les plus propres.

### CHAPITRE III.

*Préservatif & Remède universel, tiré des Animaux.*

Mon Frère a donné dans le septième Chapitre de la seconde partie de son Livre, la méthode certaine & philosophique de préparer la véritable & parfaite Essence des Animaux par l'exemple de celle des Vipères. Il a en même temps fait connaître l'excellence de ce grand Remède, d'ailleurs si commun & si usité dans la Médecine. Tous les Auteurs en font des éloges extraordinaires comme d'un très souverain Remède contre toutes les maladies malignes, contagieuses, & procédantes de corruption & de cause vénéneuses, fièvres, lèpre, scorbut, vérole, pestes. L'essence de Vipère, disent plusieurs Auteurs,

purifie si parfaitement la masse du sang, & perfectionne tellement la nature par son Baume vital qu'elle sépare les tempéraments usés, procure la fécondité & redonne en quelque façon de la jeunesse. Cet insecte, est plus vif & plus vénéneux que les autres Serpents. Il produit ses petits vivants, au lieu que les autres ne font que des œufs, marque qu'il possède un plus grand principe de vie i. *vipera quasi vivi para, id est vivum patura edens.*

Le Cerf, dit Ettmuller, est un animal très parfait, tout entier alexitère, tout antidote. Toutes ses parties dûment préparées sont autant de diaphorétiques & de sudorifiques puissants, qui chassent par la transpiration & par les sueurs les venins des maladies malignes. Ce sont des Remèdes assurés contre la pleurésie, la colique, les suffocations utérines, les avortements, la goûte, l'épilepsie. On tire ces grands Remèdes du bois, de la nappe, de l'os qui se trouve dans son cœur, du talon, du membre, des daimtiers ou testicules, de la moelle, du sang, des larmes, de la graisse & principalement d'une certaine pierre que l'on trouve quelquefois dans son cœur, dans son estomac, ou dans ses intestins. Elle est comparée en vertu au Bézoard naturel. Cette pierre merveilleuse qui se trouve dans le ventricule des Daims des Indes Orientales & Occidentales, qui est si souveraine que Schroder la tient comme universelle & admirable contre les vertiges, le mal caduc, les syncopes, les palpitations de cœur, la jaunisse, la suppression des mois, la gravelle, la colique, la dysenterie, les accouchements difficiles, la passion mélancolique, les fièvres malignes, les poisons, la peste, les cancers, & les écrouelles. Les Cerfs sont d'une si longue vie, que l'on assure qu'ils vivent plusieurs siècles ; outre que Pline dit, que l'on en a pris avec colliers d'or plus de cent ans après la mort d'Alexandre, qui **ses leur** avoir fait mettre, en sorte même que ces colliers étaient couverts de leur



peau. Il est certain que l'on en a trouvé de semblables en Allemagne & en France. Ce sont les Cerfs, dit le même Auteur, qui ont enseigné la vertu vulnérable du dictame, principalement pour les plaies des flèches. Ils n'ont point de fiel, mais on prétend qu'on leur trouve au bout de la queue un Ver tirant sur la couleur du fiel, qui est un poison aussi prompt & aussi dangereux que le Napel. Enfin pour preuve de l'excellence de la nature du Cerf, Furetière rapporte dans son Dictionnaire, que Jean André Graba Médecin d'Erford a fait un Traite physique & médical qu'il appelle élaphographie.

L'Homme est le Roi des Animaux. Son âme immortelle, qui l'égale aux Anges mêmes, non seulement communique à son corps par son union personnelle cette dignité auguste dont la majesté reluit sur sa face, & qui le rend respectable & formidable aux autres créatures animées, mais encore elle exalte & perfectionne par le ferment vital des irradiations spirituelles de son idée lumineuse toutes ses vertus physiques, & toutes ses propriétés naturelles.

Cela se fait de la même manière que l'âme communique aux organes de la raison l'aptitude & la participation à la faculté & aux actes du raisonnement aux organes des sens, la sensation ; aux organes de la végétation, l'accroissement ; aux organes de la vie, le mouvement & le repos. Elle est la source immédiate & le principe actif d'où émanent essentiellement toutes les admirables vertus qui produisent ces nobles & sublimes opérations.

Les Esprits corporels dont elle se sert, n'en sont que les instruments qui périclitent dans peu avec le reste de la matière par leur propre dissolution, aussitôt que l'âme s'en sépare & les abandonne à l'activité prédominante de l'Esprit universel de l'air, dont le propre est d'altérer & de corrompre les êtres élémentaires.

Que l'âme soit unie au corps immédiatement, ou par l'interposition

d'un moyen neutre, cela est ici indifférent. Mon Frère prouve clairement dans son *Traité Théophysique* que l'homme est composé d'un corps matériel, d'un archée ou esprit corporel formateur & directeur des organes, d'une âme animale & brutale, & d'une âme spirituelle & intellectuelle. Il suffit à notre sujet que cette âme spirituelle, cette intelligence même est unie personnellement au corps, aussi bien qu'à l'esprit ou archée & à l'âme animale, que cette personnalité fait que la communication des idiomes, **corps** est élevé à la participation de toutes les qualités de l'âme.

Nul autre Animal n'approche donc de la perfection & de l'excellence des propriétés seulement naturelles & médicinales du corps humain, qui contient en soi un principe de vie permanente, comme originairement destiné à l'impassibilité & à l'immortalité. Ce n'est qu'en punition du péché, par lequel l'ordre de sa nature a été interverti & non pas anéanti, que le corps de l'homme est devenu sujet à la mort, & *per peccatum mors*. Sans le péché, l'homme ne serait jamais mort. Il ne serait pourtant pas éternellement resté sur la terre, il est destiné pour le Ciel. Mais il devait l'acquérir par les œuvres méritoires de sa fidélité.

Dieu l'avait mis dans le Jardin de délices pour y sacrifier, & pour le défendre de l'entrée du tentateur, *Posuit cum in paradiso voluptatis ut operetur, & custodiret illum*. Pour y travailler à la consommation de sa perfection en méritant par l'exercice des vertus, c'est-à-dire par le sacrifice de ses adorations & de ses prières, de ses louanges, & principalement par la soumission de son esprit & par le sacrifice de son cœur & de sa volonté, œuvres par excellence qu'il y devait opérer ; en méritant ainsi, dis-je, la grâce de sa confirmation dans la justice. Donc lorsque l'homme innocent aurait été confirmé dans la justice dans laquelle il avoir été créé, ne lui restant plus rien à désirer sur la

terre, content d'y avoir par le secours du fruit de l'arbre de vie prolongé ses jours à sa discrétion ; l'homme sans doute alors embrasé de l'ardent désir de posséder pleinement & souverainement son Créateur & son Dieu, serait comme dans une espèce de sommeil, pour ainsi dire, ou plutôt de repos agréable & doux, devenu ce que les Saints après leur mort , appelée le sommeil des Justes, deviendront lors de la Résurrection. L'âme aidée d'une surabondance de grâce aurait par l'impression & la communication de ses qualités lumineuses, spirituelles, saintes & glorieuses, illuminé, spiritualisé, sanctifié, & glorifié son corps parfaitement disposé à les recevoir par la sublimation (pour ainsi dire) continuelle de sa matière, & par l'exaltation souveraine de ses perfections. Enfin, par un ravissement saint & amoureux, elle l'aurait transportée dans le Ciel pour y contempler face à face, & sans énigme dans une vision intuitive, immédiate, unitive & béatifique, l'essence même de la Divinité, & jouir pendant une éternité bienheureuse de la plénitude de repos, de paix & de gloire que donne la très parfaite possession de Dieu.

De quelque manière que cela se fut fait, il se serait fait, puisqu'il se doit faire, & qu'il se fera si nécessairement & si infailliblement pour entrer dans le Ciel, que le corps ne peut y entrer sans cette transformation.

Or quoique la nature humaine soit devenue mortelle par le péché, les hommes néanmoins vivaient dans les premiers temps une suite de siècles des sept, des huit, des neuf cens ans. Combien même n'auraient-ils point vécu davantage, & combien ne vivraient-ils point encore, si leurs jours n'avaient été limités pour l'avenir au terme court de leur durée présente, par le Maître de l'Éternité, *anni cerum septuaginta, &c.*

Qui peut donc douter qu'il n'y ait essentiellement dans le corps même de l'homme, un principe naturel & une semence seconde de durée très solide & de vie perpétuelle, puisqu'elle n'a été qu'interrompue & non pas éteinte par l'accident fatal du péché, & qu'elle doit un jour bien plus parfaitement renaître, pour s'immortaliser par le miracle de la Résurrection.

Les Médecins reconnaissent si véritablement ces grandes qualités dans le corps humain qu'il n'a presque aucune partie dont ils ne tirent des Remèdes extraordinaires. C'est-à dire qu'ils y trouvent des semences & des principes extraordinaires de vie & de perpétuité. Ils assurent que l'on en tire plusieurs du lait & du sang menstruel ainsi que de l'arrière-faix, de l'urine, des excréments, du sang, de la mumie, de la graisse, des os, du cerveau, du fiel, de la peau &c. & que ces Remèdes sont d'une efficacité singulière contre l'asthme, la phtisie, les érysipelles, les goûtes, l'épilepsie, les avortements & toutes les maladies du sexe, la peste, la jaunisse, l'hydropisie, la cachexie, les obstructions, le calcul, les fièvres, le scorbut, les langueurs, les coliques, la léthargie, les maladies des hypocondres, l'extinction de la faculté fermentative de l'estomac & du sang, les venins, les morsures des bêtes enragées, les pertes de sang des femmes, l'apoplexie, les suffocations de matrice, les accouchements, les tremblements de membres, les relaxations des tendons, les rétrécissements & endurcissements des fibres, la perte de mémoire, la surdité, les maux des yeux, & contre les maladies qu'ils appellent magicomagnétiques & transplantatives.

Enfin Becker, dans la Préface de son Médecin Microcosmique dit, qu'encore qu'on puisse tirer des autres sujets, & des poisons mêmes, ainsi que des autres Animaux, une infinité de Remèdes exquis, il a néanmoins plu à Dieu d'en mettre dans le corps humain d'une

excellence qui surpasse tous les autres, ayant voulu renfermé dans l'homme seul, comme dans le centre de toutes les créatures sublunaires, toutes les vertus naturelles les plus excellentes. Or la belle & divine harmonie, continue cet Auteur, qui se trouve entre les parties, par laquelle un membre est propre à soulager le même membre & la même partie, prouve combien il est évident & certain, qu'on peut tirer de très grands Remèdes du corps humain, les choses semblables étant conservées par leurs semblables. Si véritablement, ajoute Becker, que certaines parties des Brutes soulagent & guérissent les mêmes parties du corps de l'homme, par exemple, la cervelle du Lièvre est bonne aux maux de tête, ainsi que le poumon de Renard & de veau aux phtisiques & aux pulmoniques, le cœur du Cerf est un grand cordial, le gésier de poule fortifie l'estomac ; le foie de loup est bon aux hépatiques, la verge de Cerf aide à la génération &c. Et entre plusieurs autres procédés, cet Auteur donne sur la fin de son livre une quintessence humaine qu'il prétend être le caractère de toute la nature & que par cette raison il appelle du nom de Microcosme ou abrégé du monde.

#### PRÉPARATION.

Prenez deux livres de chair de vipères ; séchez-la doucement, comme il est enseigné dans le livre de mon frère & la réduisez en poudre grossière. Prenez deux onces de poudre de bois de Cerf, & tout le cœur, la verge, les testicules, de la moelle, du sang, & de la chair d'alentour des reins qu'on appelle les grands & les petits filets, avec les reins mêmes, autrement les rognons, & (s'il s'en peut trouver) cette pierre de bézoard dont il a été parlé, du tout ensemble pour faire quatre livres de poudre. Prenez quatre onces de poudre d'urine humaine dont l'humidité aura été doucement évaporée, quatre onces

de poudre d'excréments humains doucement desséchés, avec une livre de poudre de sang humain, dont l'humidité superflue ait aussi été doucement évaporée, & qui ait été tirée de personnes saines, robustes & jeunes, aussi bien que l'urine & les excréments. Assemblez toutes ces poudres ainsi disposées du poids de huit livres. Je ne répète point les raisons de cette simple préparation première & importante que mon frère en a fait une observation particulière dans le chapitre 7. de la seconde partie de son livre page III. Paracelse dit au premier chapitre de son livre des trois premières essences dont les corps engendrés sont composées, que la forme du mercure est en liqueur, celle du soufre en huile, celle du sel en Alkali ; au second chapitre, que l'urine n'est qu'un sel superflu, & la matière stercorale un soufre aussi superflu ; mais qu'il ne s'évacue point de superfluités & que la liqueur (c'est à dire le mercure) demeure toute dans le corps. L'on pourrait pourtant dire que le superflu du mercure s'évapore par la sueur. Procédez ensuite exactement comme il est enseigné dans le Chapitre sept de la seconde partie du livre de mon frère page 123 &c. pour faire l'essence parfaite de vipères, en mettant peu-à-peu toutes vos poudres dans un grand vaisseau fait de bon bois d'un vieux tonneau où il n'y ait eu que d'excellent vin, avec huit livres de Mâne choisie, & 16 livres de bon miel de Narbonne en bonne fermentation, avec cinquante pintes, c'est à dire environ cent livres d'eau de fontaine bien pure. Suivez puis optez à la lettre en bon artiste tout son procédé ; & si vous êtes habiles, jugez par l'excellence de la simple essence de vipères dont il a manifesté le secret, par toutes les propriétés que les Auteurs attribuent au Cerf, & par la suréminence qu'ils reconnaissent dans les qualités du corps humain. Quelles insignes & universelles vertus doit avoir une essence parfaite, qui résulte de l'union philosophique du plus médicinal de tous les **insectes**, du plus parfait des simples Animaux, & du corps de

l'homme même, qui contient éminemment toutes les propriétés de tous les autres Êtres.

Je pourrais ici m'étendre sur les louanges d'un Remède si universel & si excellent, mais j'en laisse le jugement à Messieurs les Médecins. Je n'entre point aussi dans tous les raisonnements que l'on peut faire pour & contre ce Remède. Mon Frère les a prévenus, & il y a sagement satisfait dans tout le cours de son Livre.

L'usage de la dose de ce Remède sera facile à prescrire à ceux qui auront le talent de le préparer. La dose ordinaire est de cinq ou six gouttes dans un véhicule convenable à la maladie. Un peu plus ou moins ne peut nuire, car il n'est pas de ce Remède comme des autres.

J'ajouterai seulement, qu'en joignant ce qui provient des végétaux & des Animaux, & travaillant ensemble tous ces sujets par une seule & même préparation, il doit nécessairement résulter de l'union parfaite de ces matières Balsamiques un baume incomparable & souverain, qui fera un Remède spécifique pour la guérison des contusions, des plaies, des ulcères & des autres maladies ci-devant nommées. Votre Essence sera bien faite, si elle n'a point une odeur puante & cadavéreuse, & si elle rend une odeur agréable & balsamique, & pour lors vous pouvez vous vanter d'avoir un Remède d'un usage doux, facile & agréable, qui sera d'une efficacité prompte & certaine, d'une vertu excellente & universelle.

#### CHAPITRE IV.

*Premier Remède universel tiré des minéraux.*

Le véritable Mercure diaphorétique décrit par Van Helmont dans son Traité des Fièvres, chapitre 14 article 7 est un des plus grands

Remèdes & des plus universels, quelque difficile qu'en soit le procédé. Les bon Artistes auraient souvent réussi, si ce Philosophe avait été moins jaloux de son secret qu'il appelle l'élément du feu de Vénus, c'est à-dire, l'esprit doux de l'huile verte ou soufre volatil externe du vitriol de cuivre, dont mon Frère a si clairement enseigné l'extraction dans le Chapitre 10 de la première partie de son Livre. Aussitôt que je pourrai achever la traduction du Traité Théophysique qu'il m'a laissé, on connaîtra que son rare génie lui donnait la connaissance des plus hauts mystères de la Physique & de la Théologie, qu'il savait encore mieux que la Médecine. Il avait à force d'étude, de travail, & d'expériences acquis la connaissance de cette rare secte. Mais Dieu qui est le maître de tout, n'a pas voulu lui donner la consolation de le mettre en usage, ni d'en profiter. Au contraire, sa Providence dont les ordres sont incompréhensibles, permit qu'une grande fiole de cette précieuse Essence que mon Frère avait préparée avec tant de soin à Rome pendant la dernière Ambassade de feu Monseigneur le Duc de Chaulnes qu'il eut l'honneur d'y accompagner tombât malheureusement dans la mer lors qu'ils débarquèrent. Mon Frère fit cette perte sans qu'on en aie aperçu la moindre émotion sur l'on visage, ainsi que cet illustre & sage Seigneur m'a fait l'honneur de me dire. Nous avons recommencé mon Frère & moi cette opération lors de son établissement à Paris, & il ne restait plus à faire que les distillations & rectifications. Mais celui qui guérissait les autres avec tant de succès, fut lui-même emporté par une maladie qui ne lui dura que cinq jours pendant que j'étais à l'agonie. Cette précieuse Essence fut encore perdue, parce que tout fut pillé, à cause que mon frère était Religieux, & que différentes personnes prétendantes à sa succession. Je ne pus savoir ce que cette préparation était devenue, & ma profession, ni mes affaires ne m'ont pas permis de m'attacher en particulier,



comme je l'aurais pu avec mon Frère, à ces Belles expériences. Je me contente d'en faire part aux gens du métier. Je ne doute point que les habiles ne me sachent bon gré de leur avoir ouvert les yeux sur l'usage qu'on en peut faire. Je vous conseille pour cela de lire avec attention tout le Livre de mon Frère, & de méditer profondément les chapitres 9. & 10. de la première partie. Vous en ferez ensuite l'application aux traductions des Auteurs que je vais citer & aux explications que j'ajouterai aux endroits énigmatiques. Mettez ensuite vous-même la main à l'œuvre pour votre satisfaction particulière, pour le soulagement du prochain, & pour la gloire de Dieu.

### *Mercuré diaphorétique*

Voici une traduction littérale de quelques Auteurs, avec l'explication des endroits énigmatiques, pour faire le véritable Mercuré diaphorétique.

Jean de Vigo, seconde Partie, Pratique de la Chirurgie liv. 5 *de additione auxiliorum multerum.*

Voici la préparation d'une Eau très forte avec laquelle nous préparons notre poudre diaphorétique ; cette Eau ôte les chairs superflues, elle est bonne aussi pour les fistules, & une seule goutte de cette Eau peut consumer les chairs superflues & les verrues.

Prenez de l'orpiment citrin, de la fleur d'airain, c'est-à-dire, du vert de gris, deux onces de chacun, du sel nitre deux livres & demie, de l'alun de roche deux livres, & du vitriol romain trois livres. Broyez le tout ensemble, & le mettez dans une cucurbite de verre bien lutée avec son chapiteau & son récipient que vous luterez bien. Mettez-la au fourneau à feu lent au commencement. Faites distiller en augmentant le feu peu à peu, jusqu'à ce que le récipient commence à rougir. Puis

augmentez encore le feu jusqu'à ce que toute l'eau y soit distillée : cette eau a une grande vertu.

Voici la manière de faire notre poudre. Prenez de l'eau forte ci-dessus une livre & demie, de l'argent vif une livre. Mettez l'eau & l'argent vif dans une cucurbite bien lutée & assez grande pour tenir trois livres. Laissez le tout ensemble pendant 14 heures dans la cucurbite bien bouchée. Puis mettez la cucurbite au fourneau à feu lent au commencement, avec son chapiteau & son récipient bien lutés. Faites distiller jusqu'à ce que augmentant le feu peu à peu le récipient (qui doit être trois fois plus grand que la cucurbite) commence à rougir ; & fortifiant le feu, faites distiller, jusqu'à ce que toute l'eau soit passée dans le récipient. Cela fait, cassez la cucurbite, & ôtez tout ce que vous trouverez d'argent vif calciné ou chaux en couleur de minium, séparez-le & le purgez de tout ce qui se trouvera de blanc ou de jaune : & parce que cette eau avec l'argent vif a coutume de produire dans le cou de la cucurbite certaine blancheur comme un sel très blanc, qui est un très bon sublimé, ayez soin de séparer ce sublimé exactement de la poudre rouge, de crainte qu'elle ne fît de la douleur, puis mettez cette poudre calcinée dans un mortier de métal, & la broyez avec un pilon jusqu'à ce qu'elle soit très subtile. Ensuite mettez la à feu fort pendant deux heures dans un vaisseau d'airain, la remuant toujours avec une baguette. Toutes les fumosités venimeuses de l'eau & de l'argent-vif s'évaporeront par cette dernière correction, & la poudre deviendra plus parfaite & moins douloureuse. Voilà le secret de faire une poudre très parfaite qui ne fait point de douleur. Et comme nous avons dit dans la première Partie, cette poudre est entre ses autres corrosifs d'une plus noble & plus sûre opération, par conséquent elle mérite la préférence.

*Van Helmont au Traité des Fièvres, chap.14 .art.7. & 9. parle en ces termes:*

La cause occasionnelle de toutes les Fièvres est ôtée par un Remède sudorifique qui incise, exténue, résout, liquéfie, & nettoie. C'est une médecine universelle diaphorétique des fièvres ; c'est pourquoi je ne fais point de distinction de fièvres, quand le Remède est d'une bonté souveraine. Ce Remède est le précipité diaphorétique de Paracelse. Pris par la bouche, il guérit toutes sortes de fièvres d'une seule prise, & même la fièvre étiq. Il guérit aussi les cancers, les loupes, les gangrènes, les mauvaises dispositions, les ulcères externes & internes, l'hydropisie, l'asthme & toutes les maladies chroniques, & il est suffisant pour guérir seul toutes les maladies.

La description de ce Remède, dit le même Auteur, est dans Paracelse, au Livre de la mort des choses naturelles, & dans le Livre de la grande Chirurgie. Mais comme Paracelse l'a enveloppé de termes obscurs, Van Helmont déclare qu'il va l'enseigner plus clairement. Nous dirons premièrement comme Paracelse en parle, puis nous ajouterons la pratique & explication de Van Helmont.

PARACELSE, livre 5 de la mort des Choses naturelles.

*Préparation du vert de gris de Paracelse.*

Il faut oindre des lames de cuivre avec une pâte faite d'égaux parties de miel & de vinaigre & d'un peu de sel, puis les mettre au réverbératoire ou au four d'un potier autant de temps qu'il en faut pour cuire ses pots. Vous trouverez une matière noire attachée aux lames que vous mettrez à l'air ; cette matière deviendra en peu de jours d'un très beau vert de gris, qu'on peut appeler le baume du cuivre, duquel on peut tirer un baume souverain, comme on le dira ci-après.

Mon Frère a donné dans le chapitre 9. de la première partie de son

Livre, page 55 la manière de faire le vert de gris, la rouille, le vitriol de Mars & de Vénus sans addition, qui par conséquent est plus propre aux grandes opérations, comme étant plus simple, plus naturel & plus doux & dont l'esprit, dit-il, n'a point l'acidité brûlante de l'huile de vitriol vulgaire. Mais suivons Paracelse.

Stratifiez des lames de cuivre très minces avec de la poudre de sel, de soufre & de tartre, parties égales dans un grand creuset : réverbérez pendant 14 heures à grand feu, sans pourtant fondre les lames ; puis ôtez & cassez le creuset. Exposez à l'air pendant quelques jours les lames avec la matière qui y sera adhérente : cette matière se changera en un très beau vert de gris ; ce vert teint l'or & l'argent d'une haute couleur dans toutes les eaux fortes, les eaux de gradation & les cémentations & colorations ; c'est-à-dire, que ce vert de gris serait meilleur que d'autre pour entrer dans la composition de l'eau forte de Jean de Vigo.

*Comment se fait la sublimation du Mercure selon Paracelse.*

La mortification du Mercure pour le sublimer, se fait par le vitriol & le sel : mêlez le Mercure avec ces deux matières & le sublomez ; il deviendra dur comme du cristal, & blanc comme de la neige.

*Précipité diaphorétique.*

Pour réduire ce sublimé en précipité, n'y a pas autre chose à faire que de calciner dans de très bonne eau forte, comme celle de Jean de Vigo, puis il en faut retirer cinq fois l'eau forte graduée, plus ou moins jusqu'à ce que le précipité soit d'une belle couleur rouge, (ce que l'eau de Vigo fait tout d'un coup) Dulcifiez le précipité tant que vous pourrez, comme huit ou neuf fois sur l'esprit ardent de vin, ou

autant de fois qu'il devienne blanc au feu & ne s'envole point ; pour lors vous aurez le Mercure précipité diaphorétique.

*Du Précipité doux & de son usage.*

Voici un grand secret du Mercure précipité. Après avoir coloré le précipité doux, vous le dulcifierez avec l'eau de sel de tartre, ce qui se fait en le distillant & en remettant de nouvelle eau tant de fois qu'elle ne soit plus âcre ni forte, mais entièrement douce : pour lors vous aurez un précipité doux comme du miel ou du sucre, qui sera un grand Remède pour toutes les plaies, les ulcères & maux vénériens.

Je ne dirai rien de ce que Paracelse ajoute à la propriété de ce précipité pour augmenter l'or. Je parlerai seulement de l'eau de sel de tartre, en quoi consiste la difficulté, car il est nécessaire pour dulcifier que l'eau de sel de tartre soit douce elle-même, c'est-à-dire dépouillée de route l'acrimonie du sel de tartre. Mon Frère a enseigné le moyen de la faire dans la première partie de son Livre, chap. 9. & 10 qui contient la manière qu'il a gardée pour faire l'esprit radical de sel, de salpêtre & de vitriol par décorporification. Il n'y a qu'à procéder de même sur le tartre, pour en avoir l'eau ou l'esprit que Paracelse se contente d'indiquer & n'explique point.

*Baume d'argent vif de Paracelse, tiré du Livre 10 de la grande Chirurgie.*

Il y a dans l'argent-vif un baume doux qui se prépare sans calcination ni sublimation, avec l'eau d'œufs distillés sur la chaux dans laquelle on a éteint le Mercure, & avec laquelle il le faut réduire en poudre rouge. Ce baume acquiert par cette préparation tant de vertu & de douceur, qu'il guérit les plaies & les ulcères les plus incurables, même ceux de la vessie, de la gorge, & de l'œsophage.

*Préparation du Mercure diaphorétique de Paracelse , tiré du chap. 2. de sa grande Chirurgie.*

Pour le faire, prenez du Mercure coagulé avec de l'étain, ce que vous voudrez ; réduisez ces matières en poudres très subtiles ; mettez cette poudre dans une écuelle d'or que vous tiendrez plongée dans de bon vinaigre fait d'excellent vin après l'avoir remplie de vin sublimé, & vous l'y laisserez quelque temps. Puis allumez ce vin alcoolisé, & réitérez cela quelques fois ; vous verrez que le vin, le mercure & l'étain se résoudreont en certaine huile.

Paracelse donne un grain pesant de cette huile dans le bon vin qu'il (*tramineo vel alsatico*) & l'on couvre bien le malade pour le disposer à suer.

Prenez ensuite la poudre de Jean de Vigo préparée de votre main, car celle que vous achèteriez serait falsifiée par un mélange de minium, comme sont la plupart des Remèdes chimiques que l'on vend. Ayant versé sur cette poudre l'esprit de l'huile verte douce du soufre du vitriol de Vénus, dont mon Frère a enseigné la préparation, vous les cohoberez cinq fois avec de l'eau régale qui est l'eau forte de Jean de Vigo régalisée avec la quatrième partie de sel armoniac ou de sel marin, ou enfin du sel gemme ; augmentez le feu sur la fin ; la poudre se fixera tout-à-fait & sera très corrosive. Il faut ensuite cohober cette poudre dix fois avec de l'esprit de vin bien déflegmé, c'est-à-dire, rectifié sur le sel de tartre, & renouvelé à chaque fois, jusqu'à ce qu'il ait emporté toute la corrosion, & vous aurez une poudre douce comme du sucre, mais de sa douceur propre & naturelle, parce qu'outre que le feu du vitriol est doux, le soufre du Mercure extraverti est aussi d'une grande douceur. Cette poudre est fixe, & s'appelle or horizontal. Voilà en peu de mots le secret de

Paracelse. Il est difficile de le préparer la première fois, mais il ne se faut pas rebuter.

Voici comme le même Auteur parle encore du soufre de Vénus en son Traité de la Pierre, chap. 8. art. 5.6. & 8. où il fait connaître que c'est l'esprit de la mère de Vitriol, que mon Frère a découvert & rendu public.

Le soufre de Vénus, dit cet Auteur après avoir été séparé de son corps & ressuscité, (c'est-à-dire, spiritualisé ou rectifié) devient un soufre qui teint immédiatement le soufre du Mercure, lequel a été extraverti dans la poudre de Jean de Vigo par les soufres minéraux corrosifs. Ces deux soufres s'unifient entièrement & inséparablement, & de l'union de leurs vertus, le Mercure diaphorétique qui en résulte fait une médecine telle que le Physicien & le Chirurgien la peuvent souhaiter, soit pour les maladies aiguës, ou pour les maladies chroniques.

Mais le feu de Vénus n'est pas l'esprit de vitriol, c'est à-dire, l'esprit du vitriol même, quelque bien rectifié qu'il soit : ce feu est le soufre volatil du cuivre en forme d'huile verte plus douce que le miel, lorsqu'il est parfaitement séparé du corps mercuriel de son cuivre. C'est donc l'esprit de la mère du vitriol de Vénus enseigné par mon Frère, dont le cuivre, c'est-à-dire le vitriol restant, dit Van Helmont, demeure blanc & incapable de jamais produire de vert de gris, comme n'étant plus au nombre des sept métaux, parce qu'il est devenu un métal nouveau & anonyme. Il ajoute que ce soufre externe de Vénus est cette huile verte & douce qui ne peut plus être réduite au métal qui en a été tiré. Il dit plus bas : « ce soufre externe, tel qu'on en tire du cuivre, n'est pas nécessaire au métal parfait ; mais Dieu l'a ajouté au cuivre pour la guérison des infirmités des hommes. »

Après toutes ces descriptions, qui peut douter que ce soufre externe médicinal du cuivre, c'est à dire du vitriol de Vénus, ne soit l'esprit de cette huile qui est si grasse, si épaisse & si verte, qu'elle en paraît comme noire ; laquelle mon Frère a si clairement & si doctement enseigné à séparer du corps essentiel de vitriol comme de tous les autres sels.

*Abrégé de l'opération.*

Ainsi avec le précipité rouge, de Jean de Vigo, & deux fois autant d'esprit de mère très purifiée de vitriol de Vénus, cohobez ensemble cinq fois à feu gradué, avec quatre fois autant d'eau forte de Vigo régalisée, augmentant le feu sur la fin jusqu'à ce que la poudre soit fixe ; puis l'édulcorant par dix cohobations avec l'esprit de vin tartarisé & renouvelé à chaque fois, jusqu'à ce qu'il ait emporté toute la corrosion : vous avez ce grand & incomparable Remède du Mercure qui est un précipité doux diaphorétique, qui fait tant de merveilles, & dont le mystère demeurait encore caché par la difficulté de tirer le véritable élément externe du feu de Vénus que mon Frère a enseigné.

Ceux qui voudront faire attention aux procédés de mon Frère sur le sel marin & sur le vitriol, & les unir philosophiquement, pourront espérer d'avoir le drif que Van Helmont a inventé à l'imitation de la Pierre souveraine de Butler, qui est le plus surprenant de tous les Remèdes. Mais il y faut observer une différence essentielle, qui est de procéder sur le sel par opération progressive, au lieu qu'il faut procéder sur le vitriol par opération rétrograde ; parce que les opérations rétrogrades font des dissolvants, que les opérations progressives font des fixatifs, & qu'il faut que le sel glorifié, (comme parlent les Philosophes) corporifie le Mercure du vitriol décorporifié.



Voilà ce qu'en dit cet Auteur.

## CHAPITRE V.

### *Deuxième Remède universel tiré des minéraux.*

La Pierre de Butler, dont Van Helmont a fait un *Traité* particulier, est un des plus grands & des plus surprenants remèdes qu'il soit possible d'inventer. Qu'y a t'il de plus admirable, que de guérir dans un instant par le seul attouchement du bout de la langue, des maladies toutes différentes, & qu'on croit incurables ? Il faut voir ce que l'Auteur même en dit, & se persuader qu'un Philosophe aussi grave, aussi pieux & aussi Chrétien ne peut être raisonnablement soupçonné de charlatanerie & de mensonge. Voici une traduction fidèle du discours de l'Auteur ; faites-y attention, vous trouverez que l'éclaircissement que j'y ajoute en peu de mots, suffit pour découvrir tout le mystère :

J'ai suffisamment montré, dit Van Helmont, dans le précédent *Traité* qu'il n'y a de maladies que dans les corps vivants, & que non seulement le corps vivant est le propre sillet des maladies, mais que l'organe, intérieur & le principe même de la vie en est aussi l'ouvrier & la cause efficiente. J'ai encore montré que la matière spiritueuse & l'esprit vital de l'archée même est non seulement l'objet contre lequel tous les traits des maladies sont premièrement tirés, mais que c'est encore la matière de laquelle & avec laquelle cet ouvrier forme à sa propre ruine ses effarouchements, ses dérèglements & ses désordres. Car par une funeste suite du péché, lorsque l'homme s'éloigne de Dieu, il tourne toutes choses à sa propre destruction. Néanmoins comme tout ce qui est dans la nature ne consiste que dans la matière & dans la forme, ainsi que je l'ai amplement prouvé dans un *Traité* particulier, toutes les choses naturelles ne se doivent définir que par

leur matière immédiate & propre & par leur cause efficiente ; puisque toute l'essence & l'existence n'est autre chose que l'assemblage & l'union de ces deux causes. Il est certain que la maladie n'est autre chose que la matière vitale de l'archée sur laquelle il a été enté, où est né un caractère séminal, ou l'idée d'un archée mal affecté ou vicié.

Or soit que l'archée continue dans son égarement pernicieux, soit qu'il répande sur quelque'autre production les idées de sa colère ou qu'il cesse, cela ne fait rien à la maladie. Ce n'est qu'un accident qu'elle soit entretenue ou non par une cause dérégulée, puisque l'archée caractérise dans le moment sur quelque production ou excrément de son corps (qu'il forme à cet effet, s'il n'en trouve point de prêt) l'idée qu'il a conçue par lui-même, d'où la maladie puisse être entretenue. Or l'archée n'erre pas comme un étranger vagabond hors de la matière qu'il a corrompue ; au contraire, ou il la couve & fait végéter, ou bien il s'introduit par union symbolique dans l'esprit naturel des organes. C'est de là qu'il attaque comme d'une forteresse les forces des membres, ou qu'il dort & se réveille par intervalles périodiques de la manière qu'il s'est imposée dans le principe vital, comme à un hôte & à un économe naturel de la vie, au lieu de s'écouler simplement dans l'archée fluide. Ce qu'il trouve ensuite d'excrémenticieux introduit, reçu, ou produit par un mauvais régime, soit qu'il suive le genre des causes purgatives ou celui des productions, ce n'est toujours que choses occasionnelles, par l'importunité desquelles l'archée étant ému, il représente la véritable scène de la maladie. D'où entre autres choses il paraît que les maladies ne sont pas moins réelles, pendant, pour ainsi dire, qu'elles se taisent & qu'elles dorment, que quand il arrive qu'elles sont réveillées & qu'elles semblent raisonner dans leur accès. C'est

pourquoi j'ai dû tant de fois parler de cette espèce de Tragédie des maladies, pour donner à la postérité l'espérance de retirer du fruit d'une chose si importante, & dont néanmoins on a si peu parlé. Connaissant donc l'arbre & le fruit de la maladie, c'est-à-dire, sa cause & sa production, la connexité & le progrès des causes qui y concourent; il faut présentement s'appliquer à connaître les Remèdes que l'on désire depuis si longtemps & que l'on a jusqu'à présent ignorés.

J'ai principalement considéré que la maladie nous attaque en six manières par lesquelles elle afflige notre corps, comme si elle était premièrement excitée par l'esprit du Démon, pour imiter en lutte la semaine de la création. Il s'ensuit de là qu'il faudrait seulement considérer six genres de Remèdes dans la Nature, si la divine Bonté n'avait bien voulu communiquer à l'homme le caractère original de son unité qui se trouve gravée par tout dans la nature, ayant par sa toute-puissance Unité & sa simplicité répandu de tous côtés des Remèdes excellents pour la destruction des maladies. Mais l'entendement humain se trouvant naturellement trop faible & trop lâche pour en faire la recherche, on s'est contenté d'écouter Paracelse & de rechercher ses secrets, croyant par ce moyen réparer toutes les fautes de la nature corrompue. Nous entreprendrons dans la suite de guérir les maladies après que nous aurons remarqué que la source unique de la vie fait toutes les infirmités en se corrompant. Je ne disconviens pourtant pas que les maladies ne nous attaquent tous les jours en diverses manières, & qu'elles ne viennent de différentes causes occasionnelles qui tendent toutes à notre destruction.

Premièrement, les maladies arrivent nécessairement dans le cours ordinaire de la nature par le défaut & l'extinction des forces vitales d'où proviennent ensuite les difficultés des fonctions, & puis les

excréments. Secondement, les maladies proviennent de l'inégalité de la force des membres d'où suivent la disproportion & la disconvenance. Troisièmement, elles proviennent des désordres de la vie, dont l'immodération surcharge & appesantit les facultés & en empêche les fonctions, comme font les débauches des femmes, les saignées & toutes pertes quelconques des forces qui causent une mort avancée. En quatrième lieu, elles proviennent des troubles & passions de l'âme & de l'archée débauché volontairement ou à l'occasion de quelque matière qui est survenue, dont les causes avaient été jusqu'à présent inconnues. En cinquième lieu, elles naissent de l'inconstance de l'air, de l'injure des saisons, de la réception des matières qui causent les obstructions & introduisent le mal au dedans. Enfin, les maladies arrivent par les causes extérieures, comme font les plaies, les ruptures, les chutes, les contusions, les brûlures, les congélations, les morsures de serpents, qui toutes ne tendent qu'à détruire la vie & l'archée qui la conserve, duquel toutes ces choses tirent leur principe.

C'est pourquoi rapportant toujours toutes choses à l'Unité, nous regarderons Dieu qui y préside, comme la source unique de la vie, & comme celui seul qui permet toutes les maladies : c'est pour cela que nous devons encore l'honorer davantage, comme étant le dispensateur des Remèdes. Ainsi quoique j'aie autrefois écrit sur les secrets avec lesquels chacun en particulier guérit presque toutes les maladies par une seule vertu, qui est la séparation & modification des superfluités ; néanmoins comme ces secrets sont très difficiles à avoir & à préparer, ils doivent demeurer éternellement secrets entre les Mystiques. Mais la guérison qui arrive par leur moyen ne regarde pas tant immédiatement la maladie qu'elle regarde principalement sa cause occasionnelle antécédente, ou du moins sa dernière production

& son dernier effet. De plus, il y a très peu de ces Remèdes secrets, & la plupart des hommes en sont privés sans espérance même de les acquérir. Ce qui peut provenir de ce que la bonté infinie de Dieu ne se communique qu'avec profusion, & non pas par si peu de Remèdes. Mais je conjecture que le temps approche auquel la Bonté toute puissante veut manifester à ses fidèles la science de l'essence des maladies qui a été inconnue jusqu'à présent. Or ces secrets ne sont découverts qu'à très peu de personnes, & seulement pour la gloire de Dieu. Mais il y a apparence que la divine Bonté après avoir découverts l'essence intime des maladies, en voulant bien découvrir les Remèdes à fidèles, & l'on verra par là que toute la puissance de guérir n'est pas renfermée dans les seuls Secrets. Ainsi je n'ai pas crû qu'il fût impossible de trouver un Remède, qui par une vertu univoque rétablit l'arbre de l'archée vicié par quelque altération que ce soit, puisque la nature était parfaite avant que d'être corrompue. Par conséquent la vie & l'archée en tant qu'ils sont simplement la cause de l'être, sont auparavant que le vice qui leur survient, parce que comme la cause immédiate de quelque indisposition que ce soit est la vie-même ; ainsi certainement la considération de la guérison & du parfait rétablissement de la vie altérée ou affaiblie est principale, première, plus intime & plus noble que la guérison qui s'opère par les Secrets ou excellentissimes mondificatifs. Car quoique ces sortes de Secrets regardent & retranchent souvent l'occasion antérieure, leur action est néanmoins comme seconde à l'égard de la guérison, laquelle vient des causes internes, qui ont été d'abord altérées & affectées. C'est par cette raison qu'elles demandent & principalement leur propre pacification par une indication naturelle qui est la principale de toutes, puisque les natures mêmes ont toujours été reconnues opératives de la guérison des maladies, C'est ainsi que sous le voile du véritable esprit qui fait violence, on a reconnu que c'est la

nature vitale même qui fait & engendre les maladies, Néanmoins depuis le temps d'Hippocrate jusqu'à Galien, & depuis l'examen & la spéculation des maladies ont été négligées. C'est pourquoi ce que j'ai dit jusqu'à présent de la manière de les guérir en pacifiant & en apaisant l'archée, c'est-à-dire, en séparant toutes ses altérations, est tout-à-fait nouveau & inconnu. Ainsi je m'expliquerai premièrement par quelques histoires ou exemples, en considérant l'état, la paix, le repos & la docilité de l'archée.

Un certain Hibernois nommé Butler, qui était autrefois en considération auprès de Jacques Roy d'Angleterre étant prisonnier au Château de Vilvorde, eut compassion d'un nommé Bailus Moine de saint François, célèbre Prédicateur en Bretagne, qui était aussi prisonnier avec lui. Ce Moine avait une érysipèle formidable au bras, & désespérait presque de sa guérison Butler trempa pendant un peu de temps une certaine petite pierre dans une cuillerée de lait d'amandes & la retira en même temps ; il dit au geôlier de donner cela à boire à ce Moine, & que pour peu qu'il en prît il serait guéri dans une heure. Le Moine ayant pris ce Remède, fut aussitôt guéri, & le Geôlier fort étonné. Le Moine qui ne savait pas avoir pris de Remède, fut surpris d'une si prompte guérison. Son bras gauche qui était extrêmement enflé désenfla aussitôt, & il y avait peu de différence avec l'autre bras. Le lendemain matin j'arrivai à Vilvorde où j'avais été appelé de la part des principaux de la Ville pour être témoin de cette guérison. Je fis amitié avec Butler qui guérit en ma présence une vieille femme blanchisseuse qui était malade depuis environ seize ans d'une migraine insupportable. Butler trempa la même petite pierre dans une cuillerée d'huile d'olive pendant un instant, après l'avoir retirée il l'essuya avec la langue & la serra dans un étui. Il mit cette cuillerée d'huile dans une fiole dans laquelle il y

avait d'autre huile d'olive, & ordonna à la malade d'en prendre une goutte & de s'en frotter la tête, ce qu'ayant fait, elle fut incontinent guérie. Je demeurai si surpris de cette guérison subite, que Butler l'apercevant me dit en se moquant de moi : « Mon très cher, si vous ne parvenez à pouvoir guérir toutes sortes de maladies par un seul Remède, vous ne serez jamais qu'un apprenti. » Je demeurai facilement d'accord de ce qu'il me dit, parce que j'avais appris & connu que cela se pouvait faire par les secrets de Paracelse. Mais je lui avouai ingénument que cette nouvelle manière de guérir m'était tout-à-fait inconnue & me semblait extraordinaire. Je lui dis qu'un jeune Prince de notre Cour, Vicomte de Gand, frère du Prince d'Epifoy, de la Maison des Moles, était goûteux, qu'il ne pouvait plus se coucher que d'un côté, & qu'il était tout difforme & plein de nœuds. Il me prit la main, & me dit : « Voulez-vous que je guérisse ce jeune homme ? Je le serai pour l'amour de vous. » Je lui dit qu'il était si opiniâtre qu'il aimerait mieux mourir que de prendre un seul Remède. « Hé bien ! il n'en prendra point, dit Butler, je ne lui demande autre chose que de toucher tous les matins cette pierre avec le bout de la langue, & que pendant trois semaines il lave tous les jours ses nœuds & les endroits malades avec son urine, & vous le verrez incontinent guéri & se promener. Allez, & lui dites cela ! » Je retournais aussitôt à Bruxelles pour rapporter au Prince ce que m'avait dit Butler. Le Prince répondit qu'il ferait volontiers ce que je lui disais, & que si Butler le guérissait de cette manière, il lui donnerait tout ce qu'il voudrait & qu'il mettrait en dépôt la somme qu'il demanderait. Je rapportai le lendemain tout cela à Butler qui s'en fâcha : « Vraiment, dit-il, voilà une belle proposition que me fait ce Prince ; jamais je ne le soulagerai ; j'ai bien à faire de son argent ! » Je ne pus jamais l'engager de faire ce qu'il avait promis, cela me fit douter si ce que j'avais vu n'était point chimérique. Il arriva

cependant qu'un de mes amis qui était Maître de la verrerie d'Anvers, qui était extrêmement gras, pria instamment Butler de le délivrer de sa graisse. Butler lui fit présent d'un petit morceau de sa pierre pour qu'il la léchât une fois tous les matins avec le bout de la langue pendant un peu de temps, ce qu'ayant fait pendant trois semaines, je vis sa poitrine rétrécie d'un demi pied ; & il ne s'en est pas moins bien porté. Cela me fit croire qu'il aurait pu guérir le Prince goutteux comme il me l'avait promis. Quelque temps après j'envoyai à Vilvorde prier Butler de m'envoyer son Remède pour me guérir d'un venin qui m'avait été donné par un ennemi caché. Je languissais misérablement, tous les membres me faisaient de la douleur, mon pouls augmenta, & puis il devint intermittent. Je tombais en défaillance, & toutes mes forces s'éteignaient. Aussitôt Butler qui était encore en prison commanda à mon valet de lui apporter une fiole d'huile d'olive, dans laquelle ayant trempé sa petite pierre comme l'autre fois, il m'envoya cette huile, & ordonna que je frottasse avec une seule goutte de cette huile l'endroit de ma douleur, ce que je fis sans en recevoir de soulagement. Mon ennemi étant tombé malade & prêt à mourir, commanda qu'on vint de sa part me demander pardon de son péché ; c'est ainsi que je connus qu'il m'avait donné du poison. Je fis tout mon possible pour éteindre ce poison lent, dont avec la grâce de Dieu je me guéris. Ma femme était depuis quelques mois incommodée d'une douleur au bras droit, en sorte qu'elle ne pouvait pas seulement lever la main. Elle était devenue si enflée depuis les pieds jusqu'aux aines, que la marque de mes doigts demeurait imprimée fort avant dans son enflure : & parce que mon mal était la cause de sa tristesse, elle ne voulait prendre aucuns Remèdes jusqu'à ce que je fusse guéri. Ma femme voyant que l'huile de Butler avait été inutile, elle voulut se moquer de ma crédulité devant quelques serviteurs ; elle se frota le bras droit d'une



seule goutte de cette huile & à l'instant contre toute espérance, il fut entièrement guéri. Nous fûmes tous étonnés d'un événement si subit & si prodigieux. Elle se frotta aussi les chevilles des pieds avec une goutte de cette huile, & dans un quart d'heure toute l'enflure fut passée, & grâces à Dieu elle vécut encore dix neuf ans après, en bonne santé.

Une de nos servantes ayant appris ce qui était arrivé à sa Maîtresse, elle demanda quelques gouttes de cette huile, parce qu'elle avait à la jambe droite une érysipèle mal guérie, ayant encore la jambe plombée, & ensilée jusqu'aux doigts du pied. Le soir en se couchant elle frotta son mal avec quatre gouttes de cette huile, le matin il n'y avait plus aucune apparence de mal, & la servante fit toutes ses fonctions comme elle avait coutume de faire avant sa maladie. Elle alla le même matin à l'Église de la sainte Vierge, s'en revint égayement & m'apporta de l'eau de la Fontaine sainte Anne qui en est fort loin. Une Demoiselle était depuis plusieurs mois si incommodée des deux bras, qu'elle ne pouvait lever la main en haut ; elle se les frotta avec quelques gouttes de cette huile, & dans une après-dînée elle fut rétablie en parfaite santé. Je demandai après cela à Butler pourquoi tant de gens étaient si promptement guéris avec son Remède, dont je n'avais pas reçu le moindre soulagement. Il me demanda quelle maladie j'avais. Quand il eut appris qu'elle venait de poison, il me dit « Que comme la maladie avait commencé intérieurement, il fallait avaler son huile ou lécher la pierre, parce que la douleur n'était pas topique ou externe, mais qu'elle provenait & était entretenue du dedans. » J'observai aussi que cette huile perdait insensiblement de sa vertu, parce que cette pierre qui n'y avait trempé que légèrement, n'avait pas radicalement & totalement transformé cette huile, mais lui avait seulement communiqué une

odeur ou vertu passagère, autant que cette pierre ressemblait à du sel marin fondu, par sa couleur & par son goût. Or il est constant que le sel ne se mêle point parfaitement avec l'huile.

Butler guérit aussi une Abbesse qui est assez connue, en lui faisant toucher sa pierre avec sa langue. Cette Abbesse avait le bras droit enflé, les doigts étendus & immobiles, & il y avait dix-huit ans qu'elle était en cet état. Tous ceux qui furent témoins de ces guérisons surprenantes le soupçonnèrent de magie, car c'est la coutume du peuple de rapporter au Diable & aux enchantements ce qu'il ne peut comprendre. Cependant le Remède me paraissait naturel, il n'avait d'extraordinaire que sa petite quantité, il n'y fallait ni cérémonies ni paroles, ni choses suspectes de magie.

Quoique l'on ne comprenne pas les choses, il ne faut pas pour cela les rapporter au démon ; mais il en faut donner la gloire à Dieu. Ces femmes n'avaient point cru à Butler comme à un homme Magicien, au contraire elles n'avaient d'abord aucune confiance en lui. Mais on aura beau dire en sa faveur, cette facilité & promptitude de guérir demeurera longtemps suspecte à plusieurs personnes. Le peuple a l'esprit faible, & comme il est incapable de juger des choses difficiles & extraordinaires, il les attribue plus facilement aux tromperies.

Dieu est le Créateur de la nature humaine, le Réparateur, le Sauveur, le Père, & le Protecteur des pauvres. Ce n'est pas seulement le peuple qui donne dans ces illusions ; les gens de lettres n'en sont pas toujours exempts, parce que la plupart n'étant pas encore assez instruits, suivent les opinions populaires, ils sont comme des enfants, qui n'étant jamais sortis de la maison de leurs pères, écoutent sans réflexion tout ce qu'on leur dit. Ceux qui n'ont pas su jusqu'à présent que toutes les maladies se renferment dans l'impétuosité de l'esprit vital, ou qui par la lecture de mes écrits n'ont qu'une impression

légère de cette manière de guérir, retourneront facilement aux préceptes des Médecins ordinaires auxquels ils ont été accoutumés dès le commencement de leurs études, & me quitteront pour s'attacher de nouveau au système des humeurs.

Pour moi qui recherche les choses plus profondément, & ne rejette point sur le diable les bienfaits de Dieu, j'ai trouvé entre autres que toutes choses sont formées dans la nature d'une semence invisible que le Créateur y a répandue pour produire tous les êtres matériels, & ces semences venant à germer, produisent les êtres que Dieu avait renfermées dedans. C'est pour cette raison que j'ai enseigné que les maladies prennent leur commencement d'une semence encore plus invisible, & que par conséquent il n'est question que de détruire cette cause de la maladie. J'ai dit d'une semence invisible ; car on peut dire que la maladie étant une suite du péché, elle procède, pour ainsi dire, du non-être ; parce que le péché n'est qu'une privation, & que la privation est un véritable néant ; en effet l'on voit souvent que plusieurs maladies se guérissent avec l'application extérieure des préservatifs, comme il arrive souvent dans la peste, le mal caduc & autres maladies, & c'est ainsi que nous avons vu la santé rétablie par l'onction de l'huile de Butler.

La pierre de Butler est par la bonté de Dieu un Remède familier & agréable à l'archée humain, ou principe de la vie, car elle procure par sa simplicité la paix & le repos de l'archée. Ceux qui commencent à étudier la Médecine, doivent remarquer qu'au moment de la morsure du Serpent, la partie enfle extrêmement avec grande douleur, à cause de la colère & tempête de l'archée irrité, & qu'une Abeille en colère excite dans le moment par sa piquûre une tumeur dure & douloureuse. Si la lèpre ou la peste nous infectent dans un moment de son venin contagieux, pourquoi notre archée qui en est ainsi souillé ne recevra

t-il pas volontiers la communication d'un si puissant Remède, puisqu'il est vrai que les Remèdes ont au moins autant de force & de pouvoir dans la nature que les poisons & la bonté de Dieu autant que les mauvaises choses. Il est donc raisonnable de croire qu'un prompt accès de maladie peut être incontinent repoussé par une espèce de reflux. J'ai vu une femme grosse qui était menacée d'un panaris au doigt qui était enflé presque aussi gros que le bras, dont elle avait pendant quelques nuits souffert des douleurs jusqu'à perdre le sommeil ; elle enveloppa son doigt avec du sang & de la peau fraîche d'une Taupe, & il fut parfaitement rétabli. La raison ne veut-elle pas que l'antidote ait du moins autant de vertu que le venin. Aussi voyons-nous que l'Orviétan si connu & si célèbre, arrête dans un moment les convulsions, les douleurs & les syncopes causées par le venin, comme si on n'avait pas pris de poison. De même que la maladie est un défaut de la nature & une prévarication de l'archée, le Remède est aussi une participation de la Bonté divine par laquelle la vertu lui est donnée de réparer tous ces défauts. C'est pour cela que le Remède est beaucoup plus puissant & plus prompt que le mal ; c'est la présence efficace du Remède qui délivre l'archée de ses embarras, en apaise les fureurs, & en même temps lui imprime sa vertu éminente & médicinale pour laquelle il a été créé avec cette manière prompte de guérir. Il est constant que si l'on trempe la pierre de Butler dans une cuillerée d'huile, & qu'on verse cette huile dans un pot ou même dans une barrique pleine d'huile, tout devient Remède, de même qu'une odeur puante infecte tout un vase par sa contagion.

Il est certain que les Remèdes de Chirurgie ne guérissent point autrement que par leur odeur & par le seul attouchement de la partie blessée : car les emplâtres & les huiles n'entrent point dans la

composition vitale de la substance, ni dans l'aliment de la partie blessée. Quand les ulcères naissent ou arrivent en certaine partie, comme les cancers, les loupes, &c. le seul attouchement d'un Remède puissant suffit pour éteindre le venin que la colère de l'archée y a produit. C'est la même chose des excrescences & des productions qui s'arrêtent en certains endroits, quoiqu'elles aient auparavant pris leur naissance d'ailleurs, & qu'elles se soient enfin fixées dans un lieu ; parce que l'onction externe du Remède dompte tout l'archée par son seul attouchement & sa contiguïté. C'est de cette sorte que la dent d'un animal enragé, quoique parfaitement nettoyée par l'air auquel on l'a exposée, ne laisse pas de communiquer encore quelquefois la rage. C'est ainsi que le Remède de notre pierre guérit les affections internes, opérant néanmoins plus efficacement & plus promptement quand on le prend par la bouche ; de même que certains poisons sont sans effet quand ils ne touchent que la peau : que si ces sortes de Remèdes touchent le bout de la langue même légèrement, ce n'est pas merveille que tout l'archée en soit aussitôt affecté, apaisé & adouci, d'autant que cette pierre est de la nature du sel qui ne se fond point dans l'huile, dans laquelle il ne se mêle d'autre partie qu'une douce odeur. C'est ainsi qu'agit l'odeur puante de la trace d'un pestiféré.

Il me semble que la Sainte Écriture dit quelque chose de cette pierre ; voici comme elle parle : Les Apothicaires composeront des onguents de douceur dont la vertu ne sera point épuisée. C'est-à-dire, qu'en trempant la pierre de Butler dans l'huile, à peine le fond de sa vertu médicinale en est-il diminué. C'est pourquoi si cet excellent Remède est pris par dedans, pour lors non seulement il change le sang en un médicament semblable au baume ; mais les excréments mêmes, par exemple, l'urine, sont empreints de la bonté, comme les

œufs d'une poule sentent la faine quand elle en a été nourrie, & que l'urine d'un enfant à la mamelle sent l'anis quand sa nourrice en a mangé, & que ceux qui mangent des asperges en rendent odeur par les urines ; de même l'urine guérit par sa propre lotion ou onction toutes sortes de maladies qui ont leur siège dans l'habitude du corps. La bonté de Dieu a voulu qu'une seule de ces pierres pût suffire à plusieurs milliers de personnes, afin que le Médecin ne s'excuse point de guérir les pauvres, sous prétexte de la grande dépense. En un mot, toutes les maladies sont guéries de ce seul Remède, soit par onction ou en se touchant seulement du bout de la langue surtout si on avale à l'instant sa salive. Il faut donc que la vertu de ce Remède soit bien grande, puisqu'il guérit promptement les poisons & la peste. La Philosophie m'apprend que ce Remède doit être un corps détruit, ressuscité & comme glorifié, en sorte qu'il ne soit plus capable d'être souillé par la sublimation des parties vicieuses. D'où il s'ensuit qu'il doit être beaucoup plus puissant & plus opératif que quelque venin pestilentiel que ce puisse être ; parce que ce venin de la peste est simple & a son siège dans un air ou esprit corporel. Et quoique le venin de la peste fermente plus familièrement ou naturellement à cause de la convenance qu'il a avec la nature humaine, il n'en est pas pour cela un plus puissant venin. Il est vrai que le venin produit un venin, mais il est semblable au levain du premier venin produisant, & non pas plus fort, parce que le produisant ne peut pas élever la vertu du produit au-dessus de ses propres forces, au contraire, dans un remède ressuscité, la bonté du remède simple est augmentée à mille degrés, & se répand par son odeur légère, se dilate dans tout le corps, & au même instant commande à l'archée présent de se contenir en paix. Voilà comme opère ce mystère, qui est l'effet de sa vertu, la vraie espérance de la vie, & la joie de l'archée. D'où s'ensuit que toute la vertu des médicaments ne consiste presque que dans la

communication de l'odeur ou d'un certain parfum presque momentanée. Ainsi il n'y a pas lieu de tant s'étonner que les huiles parfumées de la pierre de Butler guérissent dans le moment par leur odeur. Ce sont des murmures d'apprentis contre l'expérience des Maîtres. Il paraîtra tout à fait chimérique, quoi qu'admirable, aux esprits accoutumés, à condamner les choses extraordinaires, que l'archée en fureur s'endorme tout d'un coup, comme par une espèce d'enchantement, ou soit tellement corrigé, qu'il cesse de nuire & faire mal. Ce qui n'est assurément point si admirable, puisque toutes choses tendent naturellement à être & demeurer ce qu'elles sont, & qu'elles cessent facilement d'être nuisibles, pourvu qu'on les rende douces, dociles & capables d'apaiser leur tristesse ou leur fureur. Le texte sacré me persuade que la pierre de Butler peut guérir tous les ans des milliers de malades par sa vertu comme infuse avec un seul grain de ce remède. Voici ses paroles : « La vertu de ces sortes de Remèdes ne sera point épuisée. J'ai été obligé de croire ce que j'ai vu de mes yeux, qui est que si on trempe cette pierre dans une cuillerée d'huile, puis si on met cette cuillerée dans une fiole d'huile, elle devient une excellente médecine. » Je me suis longtemps appliqué à plusieurs expériences pour trouver la composition de la pierre de Butler.

En travaillant à ce grand Remède, j'ai appris que dans le genre des Remèdes végétaux il y a un simple nommé chameleon ou chardonette, & un autre appelle persiquaria, persicane ou poivre aquatique, qui par leur seul attouchement emportent à l'instant du moins diminuent très considérablement des douleurs atroces. J'ai aussi vu un os du bras d'un Crapaud emporter du premier attouchement le mal des dents, & j'ai remarqué certaines autres choses guérir le mal caduc, & semblables infirmités. Cela m'a porté à

croire que dans le genre des simples il se trouvait des Remèdes pour toutes sortes de maladies, mais qu'ils n'étaient que particuliers & non pas universels. C'est pourquoi j'ai préféré les minéraux aux végétaux, comme étant enrichis de la durée d'une longue suite de temps. La Sainte Écriture m'apprend qu'il se trouve de grandes vertus dans les pierres ; & j'ai connu que toute la couleur & la vertu des pierres précieuses est tirée des métaux. Elle assure encore que leurs vertus sont très grandes quoi qu'elles soient enfermées & comme scellées sous la dureté de leur cristal. C'est pourquoi j'ai considéré que les mêmes vertus des pierres précieuses nous sont plus familières & plus faciles à traiter dans les corps métalliques. Pic demandait à sa femme, pourquoi l'or, du commandement même & de l'appréciation de Dieu, est d'un si grand prix. Mais elle ne put répondre à la question. Il est certain que les sept métaux ne portent les noms des sept planètes que parce qu'ils en ont reçu les vertus célestes ; du moins sont-ils le suc & la substance la plus exquise de tout le globe terrestre ; & c'est pour cela qu'ils sont la récompense des travaux des hommes. Mais le Père des pauvres qui a tant de soin d'eux, n'a pas disposé le Soleil & la Lune, je veux dire l'or & l'argent pour la guérison de leurs maladies. Au contraire, il les a si fortement scellés, qu'ils surpassent presque toute l'adresse & la capacité des artistes. De manière que quand ils les estiment très ouverts, ils y trouvent encore les mêmes obstacles ; ils n'en peuvent rien tirer. Quand au mercure ou argent vif, quoiqu'il paraisse fluide, & par cette raison ouvert, il n'y a pourtant rien dans la nature de si fermé, comme j'ai fait voir ailleurs amplement en traitant des sujets volatils ou fugitifs. En sorte qu'à peine un entre cent mille artistes parvient aux arcanes qu'on peut tirer du Soleil, de la Lune, & du Mercure. Il y a outre ceux-là, quatre autres métaux qui obéissent plus facilement aux opérations des artistes. Paracelse vante de pouvoir guérir deux cens espèces de



maladies par la seule vertu du plomb, & il assure qu'il n'y a rien qui agisse si puissamment sur l'humide radical que le premier être du cuivre, ni rien de si doux & de si propre pour allonger la vie, que le soufre du vitriol, parce qu'il représente le soufre des Philosophes. Enfin, le mars ou fer, quoique très vil, si méprisé d'un grand nombre de gens, est néanmoins estimé par Paracelse pour un très bon Remède. Il est vrai que les corps métalliques, quant à leur mercure, sont scellés du sceau d'une homogénéité parfaite ; mais leur soufre se laisse traiter quand on le sait rendre traitable. Enfin, j'ai eu si fort la pierre de Butler en tête, que je ne pensais à autre chose, & que j'en faisais des songes ; il me semblait souvent que je voyais de jeunes Chimistes en sueur verser des trochisques enflammés semblables à la pierre de Butler. Ensuite j'essayai plusieurs fois de la faire, et quoiqu'il me semblât être parvenu à la même que j'avais vue entre ses mains, il est pourtant vrai que je n'avais pas réussi. Je connus enfin que mes fautes venaient de l'ancienne & ordinaire erreur des Écoles, & que ceux qui jusqu'à présent n'ont prétendu guérir que par le retranchement des causes occasionnelles, ont eu besoin d'un certain temps & d'une certaine quantité de Remèdes pour parvenir à la guérison. Mais ceux qui veulent guérir par le seul rétablissement de l'archée altéré, en se servant d'un ferment doux, n'ont pas besoin de la quantité des Remèdes, puisqu'ils peuvent guérir par la seule vertu de l'odeur du ferment. Comme j'étais encore dans l'ancienne erreur, & que je ne connaissais pas bien l'essence du mal, je croyais qu'une grande maladie ne pouvait être guérie que par une grande quantité de Remèdes donnés pendant un long espace de temps. Ainsi je mesurais la grandeur du Remède par sa quantité, & non par sa vertu, comme font aussi les Écoles avec lesquelles je suis tombé dans l'erreur. Ce qui m'avait principalement trompé, c'est que je croyais que comme deux Chevaux traînent davantage qu'un seul, & qu'un pain entier

nourrit plus que sa moitié, je pensais aussi qu'un Remède restauratif de l'archée devait contenir une grande quantité de Médecine pour surmonter les effets & les suites des maladies, & je n'avais pu encore me défaire de mes préjugés, qui étaient de regarder les maladies par leur cause occasionnelle, au lieu de les considérer par leur véritable cause efficiente. J'étais tombé dans cette erreur, parce que je n'avais pas encore bien compris que l'archée & la vie même causent & entretiennent des maladies ; & je comprenais encore bien moins qu'étant dévoyés ils résistaient & répugnaient à se soumettre à un ample Remède. Je connais une certaine liqueur avec laquelle si on se frotte légèrement la main, qu'on la laisse sécher, & que l'on touche ensuite la barbe, les sourcils ou la tête, tout le poil tombe en peu de terre. S'il y a des venins qui éteignent par un léger attouchement la vie végétative du poil qui croît même sur les cadavres, pourquoi les Remèdes qui agissent par vertu, & qui ont celle de rectifier par leur seul attouchement les égarements de la vie, n'apaiseront-ils pas les irritations de l'archée, étant donné en petite quantité ? Il est vrai que j'ai eu de la peine à comprendre cela, tant à cause de la prévention où les Écoles m'avaient jeté, que parce que je voyais que si un grain de poison tue, une dragme tuera encore plus promptement. J'étais dans cette erreur, parce que je n'avais pas encore assez bien connu que toutes les maladies viennent de l'archée dévoyé ou irrité, & que le Remède potestatif est doué d'une excellente vertu par laquelle il rétablit l'archée & répare ses défauts. C'est pour cela que ces sortes de Remèdes doivent être donnés, sans que le malade ou l'archée s'en aperçoivent ; autrement l'archée se fâche & s'échauffe encore davantage en apercevant que l'on s'efforce par les Remèdes de calmer son trouble. Il se met en fureur, refuse les Remèdes, s'obstine, sort de règle, & augmente l'idée qui fait son mal.

Mais revenons au Remède de Butler, qui guérit en le touchant avec le bout de la langue, ou en le prenant au poids d'un grain. J'ai donné le nom de Drif à cette Pierre, & aux semblables Remèdes potestatifs & fermentatifs, parce qu'il signifie sable, ou terre vierge, & que dans les Animaux ou êtres sensitifs, ces Remèdes chassent, comme fait un sable mouvant, toute l'irritation & tout ce qui leur est étranger.

Je dirai premièrement les choses qui sont nécessaires à la composition de cette pierre ; puis j'enseignerai, autant que le doit faire un Philosophe, la manière de la composer.

Il faut premièrement que cette pierre soit un corps métallique, qui par sa longue durée marque l'incorruptibilité, qui par une faveur du Ciel ait acquis la perfection de son être, & qui par une grâce particulière du Tout puissant, semble être destiné au soulagement des misérables & des pauvres.

Secondement, cette pierre n'est point de ces secrets extraordinaires que Dieu ne communique qu'à très peu de Savants, ou à quelques-uns de ses Élus, puisque notre Drif semble être principalement destiné au soulagement des pauvres. Troisièmement, il faut que cette pierre soit tirée d'un corps naturel qui participe de la bénignité métallique, qui auparavant soit rendu par la mort & obéissant & ouvert, non pas avec l'extinction de ses forces & vertus, comme serait le cadavre d'une personne morte de sa mort naturelle, mais qu'il soit ouvert par l'artiste en retenant ses propriétés, délivré de ses obstacles, & comme ressuscité & même enrichi, tout-à-fait renouvelé, & sortant récemment du feu...

Quatrièmement, il faut qu'il soit Ressuscité comme de la mort, tout-à-fait volatil & spirituel ; c'est-à-dire, deux ou trois fois sublimé avec l'adjonction des choses nécessaires.

Cinquièmement, mais parce que les volatils périssent bientôt en se dissipant, & s'évaporent avant même d'être avalés, d'avoir pénétré l'estomac & les viscères, poussé & communiqué leur excellence, & pacifié l'archée, cette pierre demande qu'après une parfaite volatilisation, elle soit unie à quelque corps ami, agréable & familier à l'archée qui la retienne comme dans son sein pour la communiquer au corps humain ; & pour cela ce corps doit tenir le milieu entre le facile & le difficile à évaporer & dissiper au feu. De plus, elle y doit être unie par un moyen, lorsque sa plus grande chaleur est presque adoucie, de peur que la plus grande partie du volatil ne s'évapore en l'unissant.

Sixièmement, il doit jusqu'alors non seulement par la constance de son corps, mais encore par l'étendue de ses forces & vertus, être entièrement agent fermentatif, en sorte que par la communication excessive de son odeur il puisse étendre ses vertus jusqu'à l'archée pour l'adoucir & l'endormir.

Après avoir décrit la pierre de Butler dans les six articles précédents, nous en allons présentement donner la composition dans les six qui suivent.

Nous avons enseigné au Livre de la pierre chap. 8. une manière particulière de distiller l'esprit du sel marin, avec de la terre à potier ou argile desséchée, parce que le sel marin nous est très convenable.

Pour faire cette pierre, il faut prendre le résidu du sel marin qui demeure dans les fèces, qui est le marc ou la lie, qu'on appelle *caput mortuum*, ou tête morte. Ce sel, par la perte de ses esprits, en attire d'étrangers, qu'il renferme en lui, sans les fixer parfaitement. 2. J'ai enseigné qu'on ne peut séparer le premier être de Vénus que par la mort & séparation de son mercure d'avec son soufre, & même que ce soufre n'est tiré que par les adeptes, dont le nombre n'étant que

des Élus, est très rare & très petit. 3. J'ai encore enseigné que dans le vitriol & dans le cuivre dissous & plusieurs fois distillé, le cuivre actuel y reste encore. 4. Cette pierre demande du moins une séparation de Vénus d'avec les fèces du vitriol, laquelle ne se peut faire que par sublimation. 5. Cette sublimation se fait & se perfectionne par un être étranger fermental & parfaitement ami de l'archée. 6. Ayant fondu du sel marin extrait de fèces, mêlez-y avant sa parfaite condensation environ trois fois autant d'être ou essence de Vénus ressuscitée par sublimation & accompagnée de son ferment étranger, & couvrez incontinent le creuset ; puis quand tout sera parfaitement refroidi, broyez-le en poudre sur le marbre, & y ajoutez environ dix fois autant de mousse de crâne humain qu'il y a d'essence de Vénus & faites des trochiques de cette poudre avec de la colle de poisson dissoute ; vous aurez un très excellent Remède, ce sont les propres termes de Van Helmont.

Est il possible que les Maîtres de l'Art, après avoir lu tout ce que cet Auteur dit au chap. 8. de la Pierre & de la Gravelle au chap. 14. des Fièvres & de son essence de Vénus avec tout ce que M. l'Abbé Rousseau dit de la préparation du vitriol, du salpêtre & du sel ; est-il possible, dis-je, que les habiles gens ne voient pas que le soufre externe, que Van Helmont dit n'être point essentiel au Vénus, & qui est particulièrement destiné de Dieu pour la Médecine & pour le soulagement des pauvres malades, n'est autre que l'huile mère qui reste après la séparation de tout le sel ou vitriol qui contient son soufre & son mercure essentiel & métallique ? Mon frère a enseigné la manière de rejeter ce sel pour sublimer ensuite, c'est-à-dire, rectifier l'esprit de cette huile ou soufre, lequel est l'élément du feu ou soufre de Vénus, dont ce Philosophe fait la base & le capital de ses Remèdes universels.

Qui ne voit que ce ferment étranger, dont cet esprit de Vénus doit être accompagné, n'est autre que le mercure de Jean de Vigo ci-devant décrit au chap. 4. Ce ferment est étranger au Vénus, puisqu'il est essentiel & constitutif de l'argent vif qui est une autre espèce de métal, quoiqu'ils soient tous du même genre, comme procédant d'une même racine métallique. Le mercure étant ainsi préparé, Helmont y joint son feu de Vénus pour le rendre parfaitement diaphorétique, & universel. Et pour les rendre tous deux solides, les corporifier davantage & les fixer comme en une espèce de pierre, il les unit avec un véritable corps ou alcali fixe de sel marin séparé presque de tous les esprits, de la manière qu'il enseignée au chap. 8 de la pierre, afin qu'il retienne plus fortement ceux-ci & se les unifie plus parfaitement. En travaillant ainsi, vous avez l'assemblage philosophique de l'esprit du mercure, du soufre de Vénus, & du corps du sel réunis ensemble & un Remède beaucoup meilleur que le précédent qui n'est composé que du Vénus & du mercure. Quoique l'on attribue de grandes vertus à la mousse du crâne humain, il est aisé de comprendre qu'elle n'est point de l'essence de cette pierre. L'on peut même prendre en sa place de l'essence de sang humain, qui est aussi d'une grande efficacité. Le reste n'y sert que pour la forme extérieure, & pour la facilité de mettre le Remède en usage.

Voici la préparation du sel, du salpêtre, du vitriol, & semblables que Van Helmont enseigne au chapitre de la gravelle ci-devant cité. Il y a seulement cette différence, que le vitriol ayant suffisamment de colcotar ou tête morte pour retenir son sel fixe, il faut mêler parfaitement au sel marin, au salpêtre & semblables trois fois autant de terre à potier très sèche, pulvérisée, & les incorporer ensemble, afin qu'elle aide à retenir le sel fixe, & par ce moyen à laisser aller les esprits mercuriels acides qui sont contraires à la Médecine.

Prenez du véritable vitriol commun de Chypre ou de Hongrie très pur & non adultéré. Faites-le cuire & sécher dans un grand vaisseau de terre, jusqu'à ce que le pot se casse, & que le vitriol soit dur comme une pierre ; broyez-le en poudre & le distillez pour le moins avec six cornues de verre à la fois & très bien tarées, car celles de terre ou de pierre sont trop poreuses ; lutez si parfaitement le cou de la cornue à un grand récipient, que rien ne puisse exhaler. Posez votre récipient dans un sable humide, & le couvrez d'un sac à demi plein de pareil sable que vous humecterez de temps en temps. La cornue doit être à demi pleine de votre poudre de vitriol que vous distillerez à feu gradué, augmentant au feu de charbon dans un fourneau à vent le plus ardent qui sera possible. Puis quand il ne passera plus d'esprits à ce degré de feu, vous donnerez un feu de flamme & de réverbère le plus violent qu'il sera possible jour & nuit pendant cinq ou six jours sans discontinuation. Ne vous étonnez pas si votre cornue semble fondre, le verre ne fera que s'incorporer dans le lut autant qu'il sera nécessaire. Mais ne manquez pas d'ôter votre récipient pendant que le feu est encore très fort, parce que les esprits rentreraient dans la cornue & dans les fèces au moindre refroidissement. Prenez votre colcotar ou *caput mortuum*, & le brûlez avec le double de fleur de soufre, jusqu'à ce que tout le soufre soit entièrement consumé ; arrosez ensuite le colcotar dans un vaisseau de verre avec son esprit distillé, le colcotar boira aussitôt l'esprit distillé. Vous n'en retirerez que du flegme inutile, parce que l'esprit restera dans le colcotar. Recommencez l'opération six ou sept fois, jusqu'à ce que l'esprit devienne rouge & surnage le colcotar, c'est la marque de la saturation du colcotar, & qu'il faut cesser les imbibitions. Séchez ce précieux colcotar & le distillez jusqu'au dernier esprit qui sera jaunâtre & de l'odeur du miel. Retirez le récipient comme on a fait ci-dessus ; gardez-le dans une fiole de

verre double bien bouchée ; car s'il y tombait la moindre goutte d'eau le vaisseau casserait. Cet esprit ne peut être rendu traitable que par le mélange de celui de la première distillation. On ne peut pas même verser une livre d'une fiole dans une autre, sans qu'il s'en évapore au moins une once, tant il est subtil. Il faut remarquer que le *caput mortuum* du colcotar de la seconde distillation est encore de la nature du cuivre, & devient extrêmement vert. Il s'ensuit de là, comme j'ai déjà dit, que le feu de Vénus ne se tire que par la parfaite destruction du métal, & par une voie bien plus secrète que celle dont j'ai parlé ci-dessus ; (c'est celle que M. l'Abbé Rousseau a manifestée) Il dit que le vitriol qui abonde en cuivre est moins propre à la distillation & à la médecine que le commun ; que le vitriol de Vénus donne un esprit acide de sel minéral ou vinaigre minéral, comme l'esprit commun du vitriol, & non pas une liqueur volatile de cuivre, & que par conséquent le soufre de Vénus, qui est doux & non acide, est proprement le soufre des Philosophes, destiné à prolonger la vie. Il dit aussi que l'esprit de vitriol que j'ai enseigné ci-dessus guérit quelques maladies chroniques, & que son résidu ou colcotar est très médicinal.

Ce raisonnement prouve qu'en préparant du sel marin commun & du vitriol de Chypre ou de Hongrie commun on tire le véritable soufre de Vénus & le premier être du sel. Si vous unissez ses esprits sublimés de ce soufre au mercure de Vigo, vous aurez un Remède beaucoup plus excellent que la composition que l'on ferait avec l'esprit de vitriol & le corps du sel dont on a parlé ci-dessus, parce que dans ces préparations il reste encore des acides & des mercures corrosifs contraires à la bénignité qui est si nécessaire à un Remède universel. Il faut que ce sel marin commun & le vitriol de Chypre ou de Hongrie commun soit préparé selon la méthode de mon Frère,



parce que de cette manière tous les cristaux, c'est-à-dire, tout le sel & le mercure métallique sont entièrement séparés du vitriol & tout l'esprit mercuriel est séparé du sel commun.

### *Abrégé de l'opération*

Prenez de l'esprit rectifié de mère de sel marin une partie ; trois fois autant d'esprit rectifié de mère de vitriol de Chypre ou de Hongrie) unissez-les philosophiquement avec deux parties du précipité rouge de Jean de Vigo ; ajoutez quatre parties d'essence de sang humain : vous aurez une composition bien plus excellente que tous les Remèdes qu'on a enseignés ci-dessus. Pour la rendre solide, il la faut incorporer avec du sucre candi, & de bonnes gommés & résines, comme sont le camphre, le mastic, le benjoin, la myrrhe, la gomme armoniac, & semblables.

## CHAPITRE VI.

### *Troisième Remède universel, tiré des minéraux.*

Monsieur Devisé rapporte dans son Mercure de l'année 1687 que feu M. l'Abbé de Commiers, Prévôt de Ternant, a donné la composition d'une médecine universelle tirée de l'antimoine, que M. d'Aulède, Premier Président au Parlement de Bordeaux, a fait préparer par trois Artistes. Ce Président dit, qu'un de ces Chimistes a réussi, & que les deux autres ont toujours manqué, n'ayant pu parvenir à la véritable préparation du nitre. Il assure qu'un malade qui avait une fièvre continue avec une inflammation de poitrine, a été parfaitement guéri en vingt-quatre heures par une seule prise de ce Remède, qui fut suivie d'une sueur très abondante & fort puante. Qu'un autre a été

guéri d'une pleurésie avec transport au cerveau. Qu'un frénétique qui était devenu comme démoniaque, ayant pris trois fois de cette médecine en trois jours de suite, a pareillement recouvré la santé, & qu'il a guéri sa propre fille d'une pleurésie mortelle.

*Composition de la Médecine universelle de feu M. l'Abbé de Commiers, avec l'explication des difficultés.*

Prenez du sel nitre raffiné par solutions & coagulations dans de l'eau de pluie distillée, tant de fois que tout l'alun & le sel commun qu'il contient en soient ôtés : ce que vous connaîtrez quand il ne s'en produira plus, & que le nitre en sortira au même poids que vous l'y aurez mis. Observez qu'il ne faut prendre que celui qui se cristallise le premier dans la première eau ; c'est le meilleur & celui qui contient toutes les plus essentielles qualités du nitre. Mettez ce sel à fondre lentement dans un Vase de fer, & lorsqu'il sera bien fondu, jetez par-dessus une petite quantité de charbon de bois doux, comme est le saule bien pilé, qui se brûlera d'abord & se consumera : réitérez peu à peu jusqu'à ce qu'après la détonation ce sel nitre soit fixe & qu'il soit devenu d'une couleur un peu verdâtre, ce qui arrive lorsque le charbon ne se soulève pas, comme il faisait auparavant. Versez votre sel nitre fondu dans un mortier de marbre bien chaud ; quand le nitre sera refroidi, il sera blanc comme une pierre d'albâtre & cassant comme du verre. Pilez-le incontinent, & étendez la poudre sur des lames de verre ou des assiettes de faïence, ou de terre vernissée. Exposez-le à l'air dans une cave, ou autre lieu dans lequel il soit à couvert de la poussière, du Soleil, de la pluie, & de la rosée : penchez un peu les assiettes, & mettez dessous un vase de verre pour recevoir la liqueur huileuse qui en coulera par défaillance, car

l'humidité de l'air résolvant les sels nitres dans l'espace de quelques jours, vous trouverez deux fois plus pesant d'huile qu'il n'y avait du sel nitre, si l'opération est faite dans un temps qui ne soit ni trop froid, ni trop chaud, mais tempéré & humide. L'augmentation de l'huile vient de ce que votre nitre attire le sel nitre invisible qui est dans l'air. Filtrez cette huile plusieurs fois, puis la mettez sur les cendres chaudes, dans une cornue avec son récipient pour en tirer une petite quantité de flegme. Mettez l'huile qui reste dans la cornue sur une quatrième partie du nouveau sel nitre préparé comme dessus. Remettez le tout en défaillance, Filtrez, retirez le flegme, & recommencez une troisième fois toute l'opération, vous aurez une huile ou essence très rectifiée & telle que la demande M. de Commiers. Cette huile est un très puissant menstrue ou dissolvant pour extraire l'essence ou teinture de toutes sortes de mixtes.

Kerckerin, Commentateur de Basile Valentin, a dit dans la page 14s. que l'esprit de vin ordinaire ne suffit pas pour tirer la vraie teinture du verre d'antimoine, & qu'il en faut de préparé de la manière suivante. Prenez du sel armoniac sublimé trois fois, quatre onces ; de l'esprit de vin tartarisé, & déflegmé, dix onces. Mettez le tout ensemble en digestion dans un matras bien bouché, jusqu'à ce que l'esprit de vin soit chargé du soufre ou feu du sel armoniac, puis distillez à l'alambic. Réitérez toute l'opération trois fois, vous aurez le vrai menstrue pour tirer la teinture rouge du verre d'antimoine. Mais comme il n'est ici question que de tirer la teinture, l'esprit de vin tartarisé doit suffire. Prenez donc quatre ou cinq parties de cette huile ainsi rectifiée, & une partie du meilleur antimoine, ce que l'on reconnoît par certaines rousseurs qu'il tire de la mine de l'or auprès de laquelle il se trouve. Basile Valentin dans son Char de triomphe de l'antimoine, page 108. *SC* 109. de l'impression d'Amsterdam, en

1671. veut que l'on prenne de la mine d'antimoine qui n'ait point passé par le feu. Après que l'antimoine ou la mine auront été mis en poudre très fine sur le marbre, mettez-le dans un grand matras de verre & l'huile par dessus, observant que les deux tiers du matras restent vides. Bouchez le matras si bien qu'il ne respire point ; mettez en digestion à feu doux ou de lampe, jusqu'à ce que l'huile qui surnage l'antimoine paraisse de couleur d'or ou de rubis ; alors tirez votre huile, & l'ayant filtrée par le papier, mettez-la dans un autre matras à long cou, & mettez par-dessus pour le moins autant de très bon esprit de vin bien rectifié sur le sel de tartre, & laissez vide pour le moins les deux tiers du matras. Bouchez bien le matras dans lequel vous aurez mis votre teinture d'antimoine avec votre esprit de vin ; mettez en digestion de chaleur lente pendant quelques jours, jusqu'à ce que l'esprit de vin aie tiré toute la couleur de l'huile ou teinture d'antimoine. L'huile de nitre restera au fond très claire & blanche, sur laquelle surnagera l'esprit de vin imprégné de la teinture d'or d'antimoine. Tirez l'esprit de vin ainsi coloré & le séparez de l'huile de nitre par décantation ; l'huile de nitre servira toujours à d'autres opérations pour tirer l'essence de l'antimoine autant de fois que l'on voudra.

Mettez votre esprit de vin dans un alambic de verre ; distillez très doucement jusqu'à ce qu'il ne reste au fond qu'environ la cinquième partie, laquelle retiendra avec soi la teinture de l'antimoine, ou bien distillez tout l'esprit de vin, ne laissant au fond que l'essence de l'antimoine. Vous aurez en liqueur ou en poudre la médecine universelle, par laquelle M. de Commiers a assuré qu'on peut se préserver & guérir de toutes sortes d'infirmités.

Si on s'en sert en liqueur, on en prendra cinq ou six gouttes dans du vin ou du bouillon, ou quelque liqueur propre à la maladie. Si on

l'emploie en poudre, on en mettra 3, 4, ou 5 grains, plus ou moins, car si la dose est un peu plus forte ou plus faible, elle ne peut nuire, comme font les médecines ordinaires qui ont presque toutes des qualités vénéneuses ; les malades sont guéris dans la seconde ou troisième prise. Lorsque le mal est opiniâtre, il faut augmenter la dose à chaque fois, & en prendre trois fois la semaine.

Cette médecine, dit l'auteur, guérit non seulement toutes les maladies internes les plus invétérées, mais aussi les externes, étant appliquée en forme de baume sur les plaies, les ulcères, & les gangrènes. Elle guérit les fièvres quarte, fièvre étique, l'hydropisie, le mal vénérien, le mal caduc. Elle fortifie la tête, l'estomac & la digestion comme un or potable, puisque c'est la teinture aurifique de l'antimoine, qui est le premier être de l'or. Elle opère ordinairement par transpiration insensible ; souvent par les sueurs & par les urines, rarement par le bas, & encore plus rarement par le vomissement, & sans aucune violence. Le malade n'est point affaibli comme par les autres médecines : c'est pourquoi on la peut donner à tout âge, à toute complexion & en tout temps. Usez-en, faites-en part au public, & sur tout aux pauvres & bénissez Dieu qui a créé la Médecine.

## CHAPITRE VII

*Quatrième Remède universel tiré des minéraux.*

La Pierre de feu de Basile Valentin, reconnue pour Médecine universelle, même par les Médecins ordinaires, avec toutes les préparations nécessaires pour la faire, prises du même Auteur & de son Commentateur au Char de triomphe de l'antimoine.

Prenez de la minière d'antimoine qui se trouve dans les mines d'or, &

partie égale de sel nitre, (l'Auteur dit simplement nitre, sans parler de nitre préparé, il faut pourtant le préparer de la manière qui sera ci-après enseignée.) Broyez-les en poudres subtiles, & les mêlez. Mettez-les sur un feu modéré & les brûlez ensemble fort doucement ; (c'est en cette manipulation que consiste principalement cette opération) votre minière deviendra noirâtre. Faites-en du verre, comme il sera ci-après enseigné. Broyez ce verre en poudre subtile, & en tirez la teinture rouge de couleur haute avec le fort vinaigre distillé & fait de la propre minière d'antimoine & de la manière qu'on le dira ci-après. Retirez le vinaigre par distillation au bain, il restera une poudre ; (prenez bien garde, dit le Commentaire, de ne pas brûler les ailes de votre oiseau, qui commence à s'élever sur les hautes montagnes) de laquelle poudre vous ferez l'extrait avec l'esprit de vin très rectifié, ainsi qu'il sera ci-après enseigné. Les fèces resteront & vous aurez une belle teinture rouge & douce, qui est en grand usage dans la Médecine. C'est le pur soufre d'antimoine le mieux séparé qu'il est possible.

Si vous avez deux livres de cet extrait, prenez quatre onces de sel d'antimoine préparé, comme on dira ci-après ; versez votre extrait dessus, & les circulez du moins pendant un mois dans un matras scellé hermétiquement, le sel s'unira au soufre de l'extrait. S'il se fait des fèces, il faut les séparer & en tirer encore l'extrait au bain-marie avec l'esprit de vin préparé. Poussez à feu très fort la poudre qui restera & il passera une huile douce de plusieurs couleurs, transparente & rouge. Rectifiez encore cette huile au bain-marie & en tirez la quatrième partie & alors l'huile sera préparée.

Cette opération étant achevée, prenez du mercure vif d'antimoine fait de la manière qu'on le dira ci-après : (le Commentaire dit qu'il faut le véritable mercure des Philosophes, sans quoi on ne fera rien)

On enseignera ci-après la manière de le faire. Versez sur ce mercure de L'huile rouge de vitriol faite sur le feu, c'est-à-dire, avec de la limaille d'acier mêlée avec le vitriol, laquelle soit très rectifiée. Distillez le flegme du mercure à feu de sable, & vous aurez un précipité précieux d'une couleur admirable. Il est excellent dans les maladies chroniques & dans les ulcères, il dessèche puissamment les humeurs qui causent les maladies martiales, à quoi il est fortement aidé par l'esprit de l'huile qui est resté avec le mercure & qui s'est uni avec eux.

Prenez de ce précipité & de l'huile douce d'antimoine préparée, comme il est ci-dessus enseigné, parties égales. Mettez-les ensemble dans un matras bien scellé. Le Commentaire dit, qu'il faut plusieurs mois, & qu'il ne faut pas presser cette union martiale *puta* 6 mois, & un feu convenable, (*puta*-feu de lampe) avec le temps le précipité se dissoudra dans cette huile & se fixera ; le flegme même en est consumé par le feu, & il s'en fait une poudre rouge, sèche & fixe, qui ne fume point.

Voilà, dit l'Auteur, la médecine des hommes & des métaux. Elle est agréable & douce, sans danger, pénétrante & chasse le mal sans provoquer de selles. L'usage en doit être proportionné au tempérament, afin de ne pas accabler la nature par l'excès, & de ne pas la priver de l'effet par le défaut. Il ne faut pourtant pas si scrupuleusement craindre l'excès, car il n'est pas nuisible, mais il est propre à procurer le recouvrement de la santé, & résiste au venin lorsqu'il y en a de caché. La dose ordinaire & suffisante est de trois ou quatre grains à chaque fois dans de l'esprit de vin ordinaire mêlé & tempéré avec de l'eau pure, ou dans un bouillon, ou enfin dans un véhicule convenable. Elle guérit les vertiges, & toutes les maladies qui proviennent du poumon, la difficulté de respirer, la toux, la lèpre,

la vérole, & souvent la peste, la jaunisse, l'hydropisie, toutes sortes de fièvres, Le poison qu'on a avalé, les philtres, & maléfices. Elle fortifie tous les membres, & le cerveau, la tête, & tout ce qui en dépend, l'estomac & le foie. Elle guérit toutes les maladies qui viennent des reins, purifie le sang, rompt & pousse la pierre dehors, provoque l'urine retenue par les flatuosités, restaure & rétablit les esprits vitaux, guérit les suffocations de matrice, arrête & provoque les menstrues, mettant la nature dans l'état & la disposition qu'elle doit avoir, procure la fécondité en rendant la semence saine & prolifique tant aux hommes qu'aux femmes. Si on la mêle aux onguents convenables & qu'on l'applique extérieurement, elle guérit les cancers, les fistules, les os cariés, tous ulcères corrosifs, même le *noli me tangere*, & tout ce qui vient de l'impureté du sang. Enfin, c'est un Remède qui guérit les accidents qui peuvent arriver au corps humain.

#### *Préparation du Nitre.*

Quoique Basile Valentin ne parle dans ce livre d'aucune préparation du nitre, néanmoins on le doit préparer. Le meilleur est celui qui se cristallise le premier dans la première eau, comme contenant toutes les plus essentielles qualités du nitre.

L'on peut le purifier parfaitement en le dissolvant & coagulant avec de l'eau de pluie pure, distillée tant de fois qu'il n'y reste plus d'alun ni de sel commun dont il est beaucoup mêlé & que le nitre en sorte au même poids qu'on l'y aura mis.

Mais il ne doit pas être calciné ou fixé, parce que dans la calcination il perdrait avec sa partie inflammable volatile presque tout ce qu'il contient d'acides, qui doivent servir à la calcination de l'antimoine.



*Pour faire le verre d'antimoine.*

Prenez votre poudre impalpable ou mélange d'antimoine & de nitre, calcinez-la parfaitement & doucement dans un fourneau à vent sur une tuile rebordée, évitant de recevoir la fumée, (car elle est dangereuse.) Remuez incessamment avec une verge de fer jusqu'à ce que la matière ne fume plus. Broyez-la de nouveau en poudre impalpable & la recalcinez & réitérez tant de fois, qu'elle ne se coagule plus en grumeaux, & qu'elle soit blanche comme de la cendre pure ; puis mettez votre matière dans un bon creuset dans le fourneau, donnez-lui feu de fusion très fort, jusqu'à ce que votre antimoine soit fluide clair comme de l'eau, & le tenez en bonne fusion pendant trois ou quatre heures pour le cuire & rendre bien pur, clair & transparent, jetez-le ainsi dans un vaisseau de cuivre large, plat & très chaud, & vous aurez un beau verre d'antimoine.

*Vinaigre d'antimoine ou Vinaigre des Philosophes.*

Pour le faire, prenez six livres de minière d'antimoine pulvérisée très subtilement ; mettez la en digestion dans un matras avec quatorze livres d'eau de pluie distillée ; il faut que le matras soit demi plein, bien scellé, & le mettez à chaleur naturelle, ou dans le fumier de cheval pendant quarante jours, qui sera le temps que la matière commencera à écumer & fermenter & non davantage. Puis mettez cette matière dans une cucurbite, adaptez-y son chapiteau avec un grand récipient rempli jusqu'au quart d'eau pure, le tout bien lutté, en sorte que le bec de l'alambic entre assez avant dans le récipient, afin que l'eau qui sera dedans & celle qui distillera avant l'esprit puisse en toucher le bec & le surpasser de deux doigts.

Faites distiller l'eau à feu doux, & quand elle sera toute passée,

augmentez le feu pour faire passer le sublimé. Broyez les fèces avec le sublimé que vous aurez retiré & séparé de l'eau par la distillation, & remettez sur le tout la même eau en nouvelle digestion, jusqu'à ce que la matière commence à écumer ou fermenter, & puis retirez-la avec le sublimé, elle sera plus âcre. Réitérez toute cette opération jusqu'à ce que l'eau soit aussi forte que le plus fort vinaigre de vin distillé. Plus vous réitérerez, plus votre sublimé diminuera. Quand vous aurez fait le vinaigre ou acide, prenez de nouvelle manière, versez le vinaigre dessus & qu'il la surpasse de trois doigts. Mettez-en digestion pendant douze jours dans un pélican à chaleur douce, votre vinaigre deviendra rouge & bien plus fort qu'auparavant. Versez le vinaigre par décantation, & le distillez sans addition au Bain-marie, le clair passera, & le rouge demeurera au fond. La teinture tirée avec l'esprit de vin est une excellente médecine. Rectifiez de nouveau le vinaigre au bain-marie pour le délivrer de son flegme ; enfin dissolvez dans quatre onces de ce vinaigre une once de son propre sel, & le poussez fortement à feu de cendres ; le vinaigre en deviendra plus fort & d'une plus grande vertu. Il rafraîchit incomparablement plus que le vinaigre commun, & c'est un Remède expérimenté contre la gangrène causée par la poudre à canon, & contre toutes les inflammations ; on l'applique en onguent avec le sel & sucre de saturne. Si on le mêle avec l'eau d'endive & le sel prunelle, il guérit l'esquinancie & l'inflammation de sang. Mêlé avec la troisième partie d'eau de frai de Grenouilles, & appliqué sur les bubons pestilentiels, il en tire le venin, & pris intérieurement par cuillerées une fois le Jour dans un temps de peste, il rafraîchit très bien.

*Préparation de l'esprit de vin.*

Pour la faire, prenez quatre part de sel armoniac sublimé trois fois, dix onces d'esprit de vin rectifié sur le sel de tartre & parfaitement déflegmé. Mettez ces matières en digestion dans un matras bien clos, pour charger l'esprit de vin du soufre ou feu du sel armoniac, puis distillez à l'alambic. Réitérez toute l'opération trois fois, & vous aurez le véritable menstrue pour tirer la teinture rouge du verre d'antimoine. Elle se tire aussi par son propre vinaigre, & devient ensuite un très excellent Remède.

*Préparation du sel d'antimoine & de son esprit*

Prenez une livre d'antimoine, deux tiers de sel de tartre, & l'autre tiers de salpêtre. (Le Commentateur dit que le nitre est inutile, qu'il ne faut que du sel de tartre autant que d'antimoine, au lieu du tartre cru que l'Auteur dit de prendre avec le nitre, à savoir autant de tartre que d'antimoine, & la moitié autant de nitre que de tartre.) Broyez le tout ensemble en poudre subtile, & faites fondre au fourneau à vent. Jetez dans le bassin de cuivre, laissez refroidir le régule ; réitérez pour le moins trois fois toute l'opération, & jusqu'à et que le régule soit blanc & luisant comme de l'argent de coupelle.

L'huile de genièvre, ou l'esprit de térébenthine pur & clair qui sort le premier de la distillation, tirent au bain-marie de ce régule pulvérisé une huile rouge comme du sang, qu'on rectifie avec l'esprit de vin. Cette huile a les mêmes vertus que le baume de soufre d'antimoine. On en donne trois ou quatre gouttes dans du vin chaud trois fois la semaine pour guérir les maladies du poumon, la toux, l'asthme, le vertige, les points dans les reins & la vieille toux. Broyez ce régule en poudre impalpable, & le mettez dans un grand vaisseau de verre rond, à un feu doux de sable, l'antimoine se sublimera ; abattez tous les jours avec une plume ce qui se sera sublimé, & le faites tomber au

fond du vaisseau, jusqu'à ce qu'il ne se sublime plus rien, & que tout reste au fond. Vous aurez un régule d'antimoine fixe & précipité. Mais ne vous laissez pas, car cela demande beaucoup de temps & de peine. Broyez le précipité en poudre impalpable ; mettez le dans une cave humide pendant six mois sur un marbre ou pierre qui soit propre & plate. Il commencera à se résoudre en liqueur rouge & pure dont les fèces se sépareront ; c'est seulement le sel qui se résout. Filtrez la liqueur, mettez-la dans une cucurbite ; retirez le flegme par l'alambic pour l'épaissir jusqu'à pellicule.

Remettez à la cave & vous aurez de beaux cristaux. Séparez-en le flegme, ils seront transparents, mêlés de couleur rouge ; purifiez-les encore une fois dans leur propre flegme, ils deviendront tous blancs, & vous aurez le Véritable sel d'antimoine. Séchez ce sel, & y mêlez les trois parts de terre de Venise appelée tripel ; distillez à feu fort, l'esprit blanc passera le premier, ensuite l'esprit rouge qui devient aussi blanc. Rectifiez doucement cet esprit & sublimez au bain sec, ou au bain-marie. Vous aurez une autre huile blanche du sel d'antimoine distillé, qui est beaucoup inférieure au sel ci-dessus fait de la teinture rouge.

Cet esprit de sel guérit les fièvres quartes & autres ; il rompt la pierre dans la vessie, il provoque l'urine, guérit les gouttes & purifie le sang.

#### *Pour faire le Mercure d'antimoine*

Prenez du régule fait comme il est enseigné ci-dessus, huit parties, une partie de sel d'urine humaine clarifié & sublimé, une partie de sel armoniac, & une partie de sel de tartre. Mêlez tous vos sels dans un vaisseau de terre, versez dessus du vinaigre distillé & fort ; scellez hermétiquement, & digérez pendant un mois entier à feu

convenable. Puis mettez le tout dans une cucurbite, & distillez le vinaigre au feu de cendre, jusqu'à ce que les sels restent sels. Ajoutez aux sels trois parts de terre de Venise, & poussez par la cornue à feu fort, vous aurez un esprit admirable. Versez cet esprit sur votre régule en poudre, & le mettez en putréfaction pendant deux mois. Distillez-en doucement le vinaigre. Mêlez ensuite avec le résidu quatre fois autant pesant de limaille d'acier, & distillez par la cornue à feu violent : alors l'esprit de sel qui passe emporte avec lui le mercure en fumée dans le récipient qui doit être fort grand & à demi plein d'eau. L'esprit de sel se mêle avec l'eau, & le mercure se rassemble en mercure vif & coulant au fond du vinaigre.

#### *Huile de Mercure d'antimoine.*

Pour la faire, prenez du mercure dont on vient de parler, passez-le par le cuir ; versez dessus quatre parties d'huile de vitriol très rectifiée ; retirez l'huile, les esprits demeureront avec le mercure. Poussez à feu fort, il se sublimera quelques parties. Remettez ce sublimé sur le résidu, mettez sur le tout de nouvelle huile au même poids que ci devant ; recommencez toute l'opération trois fois, & à la quatrième fois broyez ce qui se sera sublimé avec la terre, il deviendra clair & pur comme du cristal. Mettez-le dans un vaisseau circulatoire, avec autant d'huile de vitriol & trois fois autant d'esprit de vin ; circulez jusqu'à ce que la séparation se fasse, & qu'enfin le mercure se résolve en huile qui surnage comme de l'huile d'olive. Cela fait, séparez cette huile de tout le reste : mettez-la dans le vaisseau circulatoire avec de fort vinaigre distillé, & les laissez ainsi environ vingt jours, l'huile qui avait surnagé reprendra son poids & tombera au fond, & tout ce qu'il y a de reste de venin demeurera dans le vinaigre qui restera troublé. Cette huile merveilleuse est le Remède des lépreux. Elle est aussi

excellente contre l'apoplexie, parce qu'elle fortifie le cerveau & les esprits. Elle rend l'homme industrieux & le rajeunit, car l'Auteur dit qu'elle fait tomber les ongles & les cheveux aux malades de longues maladies. Elle guérit toutes sortes de maladies en purifiant le sang, guérit radicalement toutes les maladies Vénériennes & il serait difficile d'en rapporter toutes les vertus. Si on prépare bien ce Remède, on peut se vanter d'avoir une teinture qui ne cède en mérite qu'à la pierre philosophale.

#### *Fixation du Mercure commun.*

L'auteur dit que le mercure commun se fixe par le moyen des esprits métalliques dont la mère de Saturne abonde, sans quoi il est impossible de le fixer, à moins que ce ne soit avec la pierre philosophale qui le rend fusible & malléable comme les autres métaux, La méthode de tirer ces esprits métalliques, est la même que celle que mon Frère a observée sur toutes les minières ou terres métalliques.

#### CONCLUSION.

#### *Mercure des Philosophes.*

Il est facile de comprendre par tous ces procédés que l'on peut faire les mêmes ou semblables opérations avec les minières, matières, & mères de tous les métaux, aussi-bien qu'avec celles de l'antimoine & du saturne. Bien davantage, il est manifeste que ces minières étant préparées & réincarnées par la méthode de mon Frère, comme la mère de vitriol, de salpêtre & de sel, ce sont autant de dissolvants radicaux de métaux & que celui qui serait tiré de la minière & mère de l'or ou du mercure de mine d'or doit être le mercure des

Philosophes, capable de dissoudre naturellement, radicalement & essentiellement l'or vulgaire bien purifié & (en les cuisant ensemble philosophiquement au feu de la nature, c'est-à-dire au degré du feu qu'il convient) de l'exalter en une véritable médecine métallique pour la transmutation des métaux imparfaits. Il faut observer qu'au lieu que Basile Valentin ne laisse la minière d'antimoine en digestion avec l'eau de pluie distillée après la fermentation que jusqu'à la première effervescence dont il fait le vinaigre des Philosophes, qui n'est pas un dissolvant si parfait que leur mercure, il faut laisser aller la fermentation de la minière jusqu'à sa perfection, afin d'ouvrir parfaitement la matière, & d'en tirer radicalement les principes, lesquels n'ayant pas encore atteint le dernier état de la nature métallique dans la simple minière, ne donnent qu'une substance mercurielle, c'est-à-dire, la matière prochaine des métaux, qui est ce que les Philosophes appellent leur mercure.

Ce mercure ou dissolvant des Philosophes est bien différent du grand circulé ou alkaest de Paracelse. L'un & l'autre diffèrent de l'esprit universel dont ils sont sur-abondamment animés. Leur principale différence ne consiste pourtant qu'en ce que le mercure des Philosophes est spécifié & déterminé à la nature métallique au lieu que l'alkaest est un dissolvant général & indéterminé. L'un & l'autre ne diffèrent de l'esprit universel, qu'en ce que celui-ci est la forme & l'âme des deux autres dans lesquels est concentré & souverainement exalté. Ainsi la matière ou le corps de l'alkaest doit aussi être universelle & indéterminée, pour convenir à la résolution radicale, naturelle & essentielle, généralement de tous les corps sublunaires sans réaction, telle qu'est l'eau pure élémentaire, sur laquelle l'Esprit de Dieu (qui est cet Esprit universel) était porté à la création du monde, le même Esprit dont toute la terre est remplie,

*spiritus Domini replevit orbem terrarum* : le même qui fit la séparation de la lumière d'avec les ténèbres qui couvraient la face de l'abîme & qui fut concentré dans les astres avec cette lumière, comme dans des sources secondes & inépuisables d'où il se répand abondamment dans l'immensité des cieux & dans la vaste étendue des airs, par le moyen de ce l'on appelle leurs influences, ainsi que les effets sensibles & continuels de celles du Soleil & de la Lune le prouvent invinciblement. C'est-à-dire, par la splendeur & l'irradiation de leurs différentes lumières, qui font des écoulements seconds, agissants & magnifiques de cet esprit, qui est l'ouvrier incompréhensible de toutes les merveilles de la nature. Lumières qui sont encore, comme elles seront jusqu'à la consommation des siècles, l'ornement l'éclat & la clarté du firmament ; ainsi que la beauté, le lustre & la fécondité des Éléments par l'illumination, (*ut illuminent terram*) avec laquelle ils séparent la lumière essentielle & intérieure que les Éléments ont reçus d'avec les ténèbres dont elle est obscurcie. *Et posuit tas (stellas) in firmamento coeli, ut lucerent super terram & praessent dici. & nottî, & dividerent lucem & tenebras.* Séparation, mouvement, illumination, qui sont le premier principe de toutes les générations sublunaires.

Mais ce n'est ni mon intention, ni mon dessein de traiter de ces matières. Je dirai seulement, à la confusion de ces présomptueux, qui osent témérairement condamner les transmutations qu'ils ignorent, que celles qui se font à leurs yeux dans toute la nature, par la production des êtres nouveaux, & dans leur propre corps par la conversion des mêmes aliments en tant de substances différentes & en tant de différents organes dont la machine du corps humain est composée, & en pierres mêmes qui se forment dans le corps ; toutes ces transmutations, dis-je, prouvent sensiblement & manifestement que la transmutation des êtres, non seulement n'est point impossible,



mais qu'au contraire elle est très réelle, effective & ordinaire, rien n'étant si commun dans la nature, ni plus facile à un ferment parfait convenablement uni aux matières propres & bien disposées, ainsi que l'inflammation subite de la poudre à canon, & l'action instantanée & mortifère de quelques poisons le montrent visiblement. Car les ferments sont les agents formels & les causes efficaces des transmutations. C'est ainsi que le ferment pétrifiant qui abonde dans l'Arabie déserte, & principalement sur les bords de la Mer Rouge, change en fort peu de temps des melons, des serpents, des champignons, des morceaux de bois, & même de grosses bûches en pierres. Comme mon Frère qui l'a vu, l'assure dans son Chapitre ou Traité de la Manne, en parlant de la vertu coagulative de celle du Mont Sinai, dont il a fait & rapporte l'expérience.

Où est donc la répugnance & l'impossibilité de préparer, purifier, exalter si parfaitement le ferment de l'or qu'il puisse promptement communiquer la vertu aurifique aux métaux imparfaits, qui, selon tous les Philosophes, ne diffèrent qu'accidentellement, & ne sont tous qu'un or plus ou moins cru, & tout ensemble plus ou moins chargé d'impuretés ? Parce que que notre ignorance & la faiblesse de notre génie nous refusent la pénétration de ce mystère, est-ce une raison pour en nier absolument la possibilité ? Qui croirait celle de la poudre à canon & de ses admirables & terribles effets, si l'on n'en voyait l'expérience ? Pourrait-on raisonnablement en nier la possibilité pour ne la pas comprendre, & n'en savoir ni la composition, ni la promptitude, ni l'activité, ni l'impétuosité, ni le feu, ni la violence ? Combien de choses sont possibles dans la nature, qui passent la portée de nos faibles intelligences ?

Il y a bien plus de raison de condamner l'orgueil de ces téméraires critiques ainsi que l'avarice & le dérèglement de ceux qui ne

s'infatuent de l'espérance de réussir en cette mystérieuse recherche, que dans le dessein de se remplir des illusions du siècle, & de s'enivrer des vains plaisirs de cette vie mortelle. Au contraire, on ne peut sans doute assez louer ceux qui tâchent de profiter, comme feu l'Abbé Rousseau avait si heureusement fait, des lumières des grands Philosophes qui ont traité de cette médecine mystique & parfaite, pour parvenir à la découverte des voies de la nature dans la production de ses merveilles que la charité leur fait chercher, & pour l'imiter dans la préparation des grands remèdes pour le soulagement du prochain.

L'art avec la nature, ou plutôt la nature aidée par l'art, avance & perfectionne une infinité de productions, qui sans le secours de l'art seraient extrêmement tardives & imparfaites. C'est sur ce principe que la médecine opère la guérison de la plus grande partie des maladies. Elle sépare ce qui est nuisible, exalte la vertu des médicaments, fortifie la nature & lui procure par ces moyens la facilité de se rétablir promptement dans ses fonctions, et de reprendre sa santé, c'est à dire, son état de perfection : au lieu que si elle était abandonnée à elle-même, elle succomberait souvent sous le poids du mal, ou traînerait en longueur, sans pouvoir qu'à peine & avec une longue suite de temps dissiper les causes de la maladie, réparer ses forces & reprendre sa première vigueur.